

La Synchronicité

Une hypothèse de travail

Table des matières

<u>INTRODUCTION</u>	pp. 3-4
1. <u>PREMIERE PARTIE</u> : Approches historiques	pp. 5-42
1.1 : Une Vie	pp. 6-13
1.2 : Jung scientifique et religieux	pp. 14-17
1.3 : De la causalité à l'acausalité	pp. 17-20
1.4 : La philosophie Chinoise	pp.21-27
1.5 : La révolution quantique	pp. 27-35
1.6 : L'Alchimie et l'Hermétisme	pp. 36-42
2. <u>DEUXIEME PARTIE</u> : Approches contemporaines	pp. 43-75
2.1 : Science et conscience	pp. 45-54
2.2 : Le nouvel esprit scientifique	pp. 55-63
2.3 : La transdisciplinarité et la psychologie transpersonnelle	pp. 64-69
2.4 : La synchronicité, objet pseudo-scientifique	pp. 69-75
<u>CONCLUSION</u>	p. 76
Bibliographie	pp. 77-78
Annexes	

Karl Pribram, Professeur aux départements de psychologie et de psychiatrie de l'université de Stanford décrit un dispositif d'expérience datant de 1961 qui se trouve au musée de la science et de l'industrie à Chicago :

« Au centre du Musée se trouve une sorte de dispositif dont le but est d'illustrer la nature des modèles statistiques. De grosses billes d'acier sont lâchées d'un plafond voûté, haut de trois étages. Elles finissent par arriver au milieu d'un amoncellement de type gaussien, en provoquant un bruit sec assourdissant. La description que donne le Musée de ce dispositif fait remarquer l'impossibilité de prévoir le chemin pris par une bille en particulier, mais souligne ensuite que le résultat global de la chute est toujours prévisible, selon la loi de distribution de Gauss. C'est cela, est-il dit, le mystère des probabilités - et c'est l'objet des modèles statistiques que de nous permettre d'en venir à bout. »¹

¹ Cazenave et al., (1984 – 1995), p. 111.

INTRODUCTION

Le hasard serait-il capable de produire des régularités ? A partir d'une série de lancés aléatoires se dessine progressivement une courbe *naturelle* prévisible, indispensable au calcul des probabilités. C'est que l'agencement des événements est parfois si étonnant que notre esprit a tendance à y voir l'action de quelque force invisible. Selon le point de vue de la psychologie analytique, la répétition de coïncidences augmente le caractère *numineux* – autrement dit sacré – des phénomènes du fait que les couches profondes de notre inconscient trouveraient leur origine dans un monde suprasensible. De façon plus pragmatique, les avancées de la recherche scientifique démontrent constamment que les forces mises en jeu sont mesurables et bien rationnelles. La colère des dieux s'est transformée en décharge électrique provoquée par des vagues de chaleur confrontées à des vagues de fraîcheur. Les messages nocturnes de ces mêmes dieux se sont eux aussi transformés en décharges électriques cérébrales. De même, posséder un numéro identique à la fois pour sa date de naissance, son taxi, sa place de théâtre, sa chambre d'hôtel en une seule journée n'est statistiquement pas plus improbable que n'importe quelle autre série de nombres, du moment que les tirages sont indépendants entre eux.

Cependant le hasard subsiste. Il déroute autant qu'il rassure. Il déroute le chercheur dans sa quête des causes, il rassure l'homme moderne qui tient à garder une part de libre-arbitre. Quatre cents ans de rationalisme n'a pas encore permis de lever le voile sur certaines forces mystérieuses qui agissent en toile de fond, notamment lorsqu'il s'agit des sciences de l'esprit.

Mais voilà que dans l'univers psychiatrique a jailli timidement une hypothèse qui permet d'ouvrir une brèche à d'éventuelles forces non mesurables, non explicables : c'est la synchronicité. Ce travail est consacré à l'approche phénoménologique de l'hypothèse audacieuse du psychiatre suisse Carl Gustav Jung. L'approche phénoménologique signifie que, du néologisme de Jung, nous allons parcourir un vaste monde d'idées, d'auteurs et d'images. Du raisonnement rigoureux, apanage des sciences occidentales, nous aboutirons à l'étude des symboles, médiateur entre le

discours scientifique et l'expérience religieuse. La tâche de ce travail est donc de décrire comment se comprend la synchronicité ainsi que de présenter l'impact et la pertinence de cette hypothèse dans le panorama scientifique contemporain.

Nous devons pour cela commencer par nous familiariser avec quelques concepts de la pensée jungienne afin de comprendre la genèse et l'intégration d'une telle notion dans son discours sur la psyché humaine. Nous nous pencherons également sur les développements qui ont été réalisés par les contemporains de Jung. Je pense ici notamment à Wolfgang Pauli avec qui nous découvrirons dans quelle mesure la nouvelle physique quantique peut appuyer l'hypothèse de synchronicité. Par la suite, un détour historique succinct nous sera nécessaire afin de saisir les profondes racines qui tissent l'aboutissement de la pensée de Jung. Enfin, la deuxième partie sera consacrée aux approches actuelles, synthétisant les approches précédentes. Nous tenterons de savoir si la synchronicité reste une hypothèse pertinente dans le monde scientifique actuel.

Au cours de ce travail, nous allons prendre conscience des limites du paradigme causal et explorer l'existence d'un autre système d'explication, un nouvel esprit scientifique qui pourrait nous amener à une meilleure compréhension de l'univers.

En effet, des projets séduisants ont été proposés afin de dépasser la saisie sensible des phénomènes. Malheureusement, ces projets proposent des interprétations qui ne peuvent faire l'objet d'investigations empiriques. Ils sont donc l'objet de vives critiques que nous allons également étudier. En marge de ce travail, j'ai ajouté des annexes afin d'illustrer mes propos. Ils sont essentiellement descriptifs et ne constituent pas une quelconque preuve. Les renvois à ces annexes seront signalés au fil de cette étude.

1. PREMIERE PARTIE : *Approches historiques.*

Le 10 mai 1930 à Munich, lors de la cérémonie donnée en hommage au sinologue Richard Wilhelm, Jung présente pour la première fois en public son idée de synchronicité qui restera l'hypothèse la plus audacieuse du psychiatre suisse. Elle est le fruit d'une pratique thérapeutique mais aussi d'une longue réflexion sur le fonctionnement du psychisme humain. Quel est le chemin parcouru par Jung jusqu'à l'établissement de la synchronicité ? C'est le but de cette première partie. Il s'agira de se familiariser avec quelques notions clés de la psychologie jungienne afin de relier la synchronicité au reste de la pensée de Jung.

Jung fut un scientifique original du XX^e siècle car les notions qu'il développe sont enracinées dans la philosophie, discipline dont la psychologie et la psychiatrie cherche précisément à se détacher. La nouvelle science psychologique qui prit son essor à la fin du XIX^e siècle se veut expérimentale. Les hypothèses émises doivent se soumettre à des épreuves observables, répétées et contrôlées. Certes, Jung se qualifie d'empiriste. L'inconscient et les complexes sont des données établies par une méthode rigoureuse. Par contre, lorsqu'il s'agit de vérifier expérimentalement des termes comme archétypes, numineux et pour notre cas la synchronicité, la tâche se révélera bien ardue.

Il faudra donc rapidement présenter des notions qui dépassent le discours strictement psychologique. La raison en est que la pratique psychologique nous apportera des exemples de cas de synchronicité, mais ce seront surtout la philosophie, ainsi que la physique qui nous permettront de soutenir le bien-fondé d'une telle hypothèse. Cette première partie sera donc orientée vers une présentation des principaux mots-clés à retenir lorsqu'il est question de philosophie des sciences, car en effet c'est essentiellement un débat d'histoire et de philosophie des sciences qui nous occupera jusqu'au terme de ce travail.

Une remarque s'impose : Si la langue française est précise lorsqu'il s'agit de décrire les phénomènes sensibles, elle l'est moins lorsqu'il est question des phénomènes psychiques. J'utiliserai les termes de « psyché », « psychisme », « pensée » ou « conscience » compris selon le sens de *res cogitans* de Descartes : la substance pensante que tout un chacun distingue de la *res extensa* tangible.

1.1 Une Vie.

« *Ma vie est l'histoire d'un inconscient qui a accompli sa réalisation.* »¹

D'abord réticent à dévoiler au public sa propre âme, Jung finit par accepter de livrer ses souvenirs, ses rêves et ses pensées d'où est née la mythologie qui deviendra la charpente du discours de l'homme de science. L'autobiographie qu'il nous a légué comporte essentiellement une description de sa vie et de son évolution intérieure. Le scientifique que nous connaissons a toujours voué une attention plus particulière au monde de la pensée qu'au monde extérieur. D'une réflexion raisonnée, Jung va progressivement bâtir une *Weltanschauung*, une vision du monde, inspiré de la philosophie de la nature.

La psychologie jungienne est holistique car elle vise le développement complet de la personnalité. De la personne consciente et individuelle, Jung tend vers l'accomplissement du Soi, inconscient, participant au psychisme commun de l'humanité. Partant de la *persona*, le masque que tout un chacun porte afin de dissimuler ses pensées obscures, l'homme qui suit un chemin spirituel doit se confronter à son *Ombre*, c'est-à-dire les contenus inconscients difficilement avouables. Le voyage se poursuit avec l'*Anima* et l'*Animus* qui sont les images – les idées – de la femme et de l'homme. Viennent ensuite les archétypes du principe spirituel : le *Vieux Sage* et la *Grande Mère*. Le terme du voyage est la liaison du conscient et de l'inconscient, dans une totalité harmonieuse qu'est le Soi. Ces différentes confrontations qui jalonnent l'initiation sont les *archétypes*, les structures fondamentales de la psyché.

Etre capable de développer à ce point les manifestations de l'esprit marque l'intense activité psychique du maître zurichois. Nous avons affaire à un psychiatre passionné d'archéologie, de philosophie, de symbolique et de théologie. Sa pensée est orientée vers le passé², égocentrique, littéralement schizophrène. « *Pour distinguer le conscient de l'inconscient, il faut personnifier les contenus de l'inconscient.* »³ Peu à peu, il construit une véritable cosmologie. S'imprégner de la pensée de Jung demande une grande implication car elle nous renvoie souvent à notre propre façon de penser. Bien

¹ Jung, (1961 – 2003) p. 21.

² Idem, pp. 54-55.

³ Idem, p.217.

qu'il ait tenté de développer des règles générales de la psyché, notamment à l'aide de concepts mythologiques, Jung insiste sur le travail personnel que chacun devrait effectuer. Mais avant d'entrer dans les profondeurs de la psyché, voyons tout d'abord quelles sont les outils qui nous permettront de comprendre notre sujet.

Commençons par le plus simple : avec Sigmund Freud, Jung représentent les pionniers du discours académique sur l'*inconscient*. Rappelons que l'inconscient est devenu objet empirique grâce aux tests d'associations popularisés par Jung lui-même.

La plupart de nos actions quotidiennes sont effectuées consciemment : nous calculons, jugeons, évaluons, prévoyons, tout cela est du ressort de notre activité cognitive. Le test d'association d'idées révèle que la partie consciente de l'esprit est parfois le jeu de quelques associations qui s'opèrent à notre insu. Une contrepartie, inconsciente, agit de façon autonome, produit des idées et les associe sans même que nous nous en rendions compte. Grâce à ce test d'associations, l'inconscient est ainsi l'objet d'investigations scientifiques : en reliant les réponses atypiques des sujets à leur vécu, il est possible de retrouver des expériences réelles ou fantasmées qui sont tombées dans l'oubli.

Jusque là, nos deux pionniers sont d'accords entre eux : une partie de notre esprit est le jeu de quelque force autonome. Mais déjà un conflit pointe à l'horizon et les regards divergent : alors que Freud postule que l'inconscient est de nature strictement personnelle, étant le lieu de toutes les pensées refoulées, essentiellement d'ordre sexuelle, Jung retrouve l'origine de ces refoulements dans l'histoire commune de l'humanité. L'inconscient est constitué de couches successives qui sont l'héritage du passé archaïque commun à toute l'humanité. C'est ce qu'il nommera l'*inconscient collectif*. Une structure soutient cet inconscient, c'est l'archétype, image primordiale, fortement symbolique, que l'on retrouve chez les peuples de toutes cultures et de tous âges.

La découverte de l'inconscient peut se relier à l'histoire personnelle de Jung : très jeune déjà, Jung voit en lui deux personnalités. D'un côté il perçoit un être qui réfléchit, mesure, compare, s'intègre, survit. D'un autre côté il ressent un être qui perçoit un monde indépendant de sa volonté. Un monde qui lui impose certaines

images, qui le force à subir de fortes émotions, alors que le jeune scientifique s'en passerait bien. En effet, l'un des premiers souvenirs de Jung est terrible : Dieu défèque sur la cathédrale.¹

D'un père pasteur, le tout jeune savant se sent coupable de créer de telles pensées. Mais est-ce vraiment lui qui les crée ? « *Qui donc parlait en moi ?* »² Ne sont-elles pas le jeu de quelque malin qui se plaît à lui jouer des tours, lui qui se sent déjà si différent de ses camarades de classe, doutant de l'amour de sa mère et ayant de la peine à comprendre son père ? Ce dernier, lors des discussions passionnées avec son fils, lui demande de « croire » car la foi ne s'explique pas.³ Toute sa vie, Jung se sentira forcé de combattre cette conviction inébranlable, c'est-à-dire démontrer que le sentiment d'une présence immanente peut se comprendre, s'expliquer et se justifier. Il sent au fond de lui un *mysterium tremendum*⁴, une source d'effroi sacré qui le met en conflit avec son père, lui qui voit un Dieu tout amour. Le sacré est bien présent en l'homme, mais pour le rencontrer, le chemin passe par des zones d'ombres terrifiantes. Jung s'érigera en témoin de ce chemin. L'exploration empirique de l'inconscient est un premier pas vers cette explication.

De sa rupture avec Freud qui intervint en 1912 lors du congrès de Munich, Jung va rapidement émettre des idées qui seront autant contestables que séduisantes. Sa pratique thérapeutique qui le met en relation avec des psychoses ainsi que son attrait pour les civilisations extra européennes, notamment avec la découverte du *Yi King* ainsi que ses voyages en Afrique du Nord et en Inde vont canaliser son discours dans le domaine de la mythologie, étude qu'il avait débuté dès 1909. Avec la mythologie, il trouvera tous les matériaux qui serviront de charpente à son futur discours.

Les *complexes* restent dans le domaine des notions opérationnelles mais le sens donné par Jung diffère de celui de Freud. Toujours à l'aide du test d'associations, on enregistre les différentes réactions physiologiques qui découlent de réactions affectives. A l'aide d'électrodes, on enregistre les courbes de la respiration à l'aide d'un pneumographe. Celui-ci révèle les phénomènes psychogalvaniques. Ces réactions physiologiques stéréotypées sont des *indices de complexes*.⁵ Ils mettent en évidence

¹ Jung, (1961 – 2003), p. 59.

² Idem, p. 34.

³ Idem, p. 63.

⁴ Encyclopædia Universalis, 1968 vol. IX, p. 562.

⁵ Jung, (1943 – 1969), pp. 137 – 154.

une interférence entre les réactions conscientes et l'activité inconsciente et bloquent le flux d'associations. Ces blocages sont imputables à des influences traumatiques qui rendent certaines tendances de l'inconscient incompatibles avec la conscience. Grâce à ces indices supplémentaires, Jung établit le lien entre les « possessions » et les complexes : les complexes sont les « malins », se comportant de manière autonome, ils perturbent momentanément l'activité consciente et influencent la parole dans la mesure où ces complexes sont des tabous inavouables au moi conscient.¹

Poursuivons avec l'inconscient collectif. L'inconscient est certes un concept empirique, mais qu'en est-il du caractère universel des contenus de notre psyché individuelle ?

Selon Jung, une preuve de l'existence de l'inconscient collectif se trouve dans l'exemple suivant :

« (...) un homme interné au Burghölzli qui en balançant la tête et en regardant le soleil invite son médecin à l'imiter afin de voir lui aussi le pénis du soleil. Jung dit qu'il découvre plus tard lui-même ce motif dans un livre rendant compte de nouvelles recherches archéologiques sur les rituels liés au dieu Mithra, livre qui n'est pas encore publié à l'époque où l'observation du patient du Burghölzli est recueillie. »²

A la suite de ce passage, Noshis mentionne que Jung aurait repris à son compte cette expérience faite par son assistant Honegger. De plus, il aurait en réalité pu être en contact avec l'étude du dieu Mithra dont une première édition était déjà publiée. En ce temps, Jung s'était déjà activement plongé dans les cultures extra-européennes et reconnaissait dans cet exemple d'une part l'impossibilité du patient de connaître un tel culte et d'autre part la frappante coïncidence qui s'établissait entre une pathologie occidentale et un rituel indien. Une image si singulière, le « pénis du soleil » forçait Jung à y voir un dispositif d'image commun à l'humanité.

Par ailleurs, une expérience personnelle de Jung le mit sur la voie de l'inconscient collectif : lors d'un rêve, il descend les étages de sa maison. Les décors successifs sont

¹ Idem, p. 183.

² Noshis, (2004), p. 75.

d'abord typiques du XV^e siècle, puis ceux de l'époque romaine et enfin il découvre des ossements de civilisation primitive. Jung interprète ce rêve comme un retour vers le passé où les décors représentent les étapes de l'évolution humaine contenues dans son propre inconscient. Ce rêve lui donna le désir de fouiller les matériaux archéologiques.¹

Beaucoup plus tard, alors qu'il travaillait à *Métamorphose de l'âme et ses symboles*, Jung découvrit que l'épisode du petit bonhomme caché au grenier dans un plumier révélait des composantes archaïques de l'âme.² Maintenant plus autonome, il commence peu à peu à émettre des idées qui lui sont propres, comme par exemple les *archétypes*, qui sont le mode d'activation des images collectives inconscientes. On trouve la notion d'archétypes déjà chez Platon.

« *L'ordre intelligible se résout en relations et en nombres ; le monde est réalisé conformément à des mesures, mais ces mesures tendent à effectuer l'organisation la plus parfaite, celle qui comporte la plus haute unité. Les Idées platoniciennes, comprises dans l'organisation intelligible, archétype du monde sensible, sont des essences comme celles qui s'expriment dans les vérités éternelles de la géométrie ; (...)* »³

La définition qu'en donne Jung est d'ailleurs typiquement tirée de la philosophie platonicienne. L'archétype en lui-même n'a pas de contenu déterminé. Il est une *facultas praeformanti*, c'est-à-dire une « possibilité de préformation », une forme de représentation donnée *a priori*. « *Les représentations elles-mêmes ne sont pas héritées : seules leurs formes le sont (...)* »⁴. Les archétypes font parfois office de *daimonia* (des puissances surnaturelles) lorsqu'ils ont force de possession et d'obsession.⁵ De plus nous constatons chez Jung la même perspective que chez Platon : les données sensorielles sont structurées à l'aide d'images originelles, *a-priori*, autrement dit d'essence divine.

¹ Jung, (1961 – 2003), pp. 186-189.

² Idem, p. 43.

³ Encyclopædia Universalis, 1968, vol. XIII, p. 163.

⁴ Jung, (1961 – 2003) p. 453.

⁵ Idem, p. 394.

« C'est pourquoi, quand nous appliquons à « Dieu » la dénomination « archétype », nous n'exprimons rien sur sa nature propre. Mais ce faisant, nous reconnaissons que « Dieu » est inscrit dans cette partie de notre âme préexistante à notre conscience et qu'il peut donc nullement passer pour une invention de celle-ci »¹

De plus, les archétypes semblent posséder une capacité d'action sur le comportement :

« Les archétypes sont des facteurs d'ordre formel qui structurent les processus psychiques inconscients, des « patterns of behavior ». En même temps ils possèdent une « charge spécifique » : ils développent des effets numineux, qui se manifestent sous forme d'affects intenses. L'émotion provoque un abaissement partiel du niveau mental : elle porte un contenu psychique déterminé à un niveau de clarté supérieur à la normale, mais elle soustrait aussi, corollairement et dans la même mesure, à d'autres contenus potentiels de la conscience une telle quantité d'énergie qu'ils s'obscurcissent et deviennent inconscients. L'état émotionnel produisant une réduction de la conscience, il en résulte pour le temps de sa durée une baisse du contrôle qu'elle exerce, et cette baisse à son tour offre à l'inconscient une occasion propice d'envahir l'espace ainsi libéré. C'est pourquoi l'on observe quasiment avec régularité que dans cet état, des contenus psychiques inattendus, normalement inhibés ou inconscients, rompent les barrages et parviennent à s'exprimer. De tels contenus sont assez souvent de nature inférieure ou primitive et trahissent par là qu'ils sont issus des archétypes. »²

Ce que Freud, matérialiste, n'a jamais pu accepter, Jung en fait une finalité : notre âme, d'essence divine, se doit de revenir à ses origines par sa réalisation dans le Soi. Accordant le primat aux phénomènes psychiques, sources du monde matériel, il est tout à fait logique que Jung ait été influencé par Platon.³

¹ Jung, (1961 – 2003), p. 395.

² Jung, (1952 – 1988), p. 38.

³ Jung, (1961 – 2003), p. 90.

Nous pouvons pousser l'argumentation encore plus loin. Jung postule que la structure de l'inconscient collectif, l'archétype, est porteur d'un savoir a-priori.¹ Cette qualité du savoir, ou intelligence propre, Jung la nomme luminosité². Si la conscience est limitée dans l'espace (le corps) et le temps (le présent), l'inconscient collectif se situe au-delà de ces catégories de l'entendement. Le rêve d'Emmanuel Swedenborg montre que d'une certaine manière, une disposition de l'esprit est capable de percevoir des événements à distance. Ce que l'on nomme « pressentiment » est un exemple qui montre quant à lui la capacité de l'esprit à percevoir les événements dans le temps. Jung postule donc qu'un « *savoir sans limite est présent dans la nature* »³ Ce savoir absolu dépasse la connaissance sensible et rationnelle à laquelle nous sommes habitués. Nous verrons de quelle manière il est possible de comprendre l'existence de ce savoir absolu après avoir décrit l'existence d'un ordre sans cause sous jacent aux phénomènes.

D'ores et déjà, avant de donner une définition de la synchronicité, voici le lien que l'on peut établir entre les archétypes et la synchronicité afin de souligner à quel point les idées de Jung possèdent un tronc commun dont les ramifications ne servent qu'à en prouver la pertinence des racines :

« Comme tout ce qui relève de l'inconscient collectif, les archétypes ne sont pas séparés les uns des autres par des limites rigoureuses. Il existe entre eux des parentés, des contaminations, des passages. Ils ressemblent aux 64 principes constitutifs de l'univers du Yi King chinois qui se transforment sans cesse les uns dans les autres. Les archétypes se manifestent, non seulement à l'intérieur, mais aussi sous forme de situations où l'événement extérieur se trouve en correspondance avec un donné psychique. On est ainsi mis en présence d'un mode de connexion, totalement différent de la relation causale, que Jung désigne du nom de synchronicité. L'archétype doit par suite être considéré comme un facteur, non point psychique, mais psychoïde, dans lequel on peut voir le pont reliant le monde intérieur et le monde extérieur, puisqu'il façonne à la fois la psyché et le continuum

¹ Jung, (1952 – 1988), p. 49.

² Voir notamment Jung, *Les racines de la conscience*, Paris : Buchet-Chastel ; 1971, les pp. 508 – 520 « *Aussi sera-t-il toujours bon de se représenter la conscience du moi comme entourée de nombreuses petites luminosités* » p. 507.

³ Jung, (1961 – 2003), p. 350.

espace-temps. »¹

Nous nous trouvons déjà dans des considérations bien spéculatives. Toutefois, une donnée qui nous est familière, à la pensée commune comme au scientifique, est le schisme entre le monde intérieur et le monde extérieur, la synchronicité permettant d'y établir un pont. De notre expérience quotidienne, il nous est déjà possible de distinguer nos pensées, nos envies que nous ressentons comme étant notre propriété, personnelle et donc subjective, en opposition aux événements extérieurs, indépendants de notre volonté et donc objectifs. La synchronicité se situe à la jonction de ces deux mondes. Nous verrons par la suite que, vu sous cet angle du schisme, la synchronicité demeure une notion confuse. Ce n'est qu'en supplantant au paradigme causal le paradigme transversal du sens que l'hypothèse s'éclaircit.

Une dernière notion importante avec laquelle il faut nous familiariser est l'*unus mundus*, car c'est de cette manière que nous pourrions relier le monde intérieur au monde extérieur et mieux comprendre la synchronicité. L'*unus mundus*, bien que simple à saisir, pose un problème car c'est une hypothèse qui ne peut se démontrer d'un point de vue expérimental. Il s'agit simplement de postuler l'existence d'une réalité supra-empirique où les dualités qui s'opposent dans le monde physique sont réunies. C'est sur ce simple postulat que les alchimistes basaient l'élaboration du Grand Œuvre : la réunion des opposés dans les *Noces chymiques*. Nous verrons plus en détail comment les penseurs médiévaux comprennent l'*unus mundus* dans la partie consacrée à l'alchimie et l'hermétisme. Gardons pour l'instant à l'esprit cette hypothèse qui considère l'homme et l'univers, la psyché et la matière, comme une unité indivisible dont les opposés sont deux faces d'une même pièce.

¹ Encyclopædia Universalis, 1968, vol. IX, p. 563.

1.2 Jung scientifique et religieux.

« *I don't believe, I know.* »¹

A l'image de Socrate, un *daimon* impose à Jung des images et des réflexions. Le premier souvenir effrayant des excréments tombés du trône de Dieu sur le toit de la cathédrale ne fut reconnu par Jung que durant ses années de collègue. Il lui fallut rassembler tout son courage pour laisser émerger cette image longtemps refoulée. Mais au lieu de la damnation attendue, c'est la grâce qui était descendue sur lui.² Cet instant d'« indicible félicité » fut déterminant : il a pour la première fois accompli la volonté de Dieu.

Dès cet instant, il n'avait plus besoin de croire, il savait car il avait vécu l'expérience de la grâce, permettant de reconnaître en lui la présence de Dieu. Il commença dès lors à douter des discours des nombreux livres qui lui tombaient sous la main, notamment ceux de philosophie car, pensait-il, ces auteurs parlent de ce qu'ils ne connaissent pas. « *Il est évident qu'ils ne connaissent Dieu que par oui-dire.* »³ L'accomplissement de la volonté divine fut pour Jung une manière d'unifier les opposés présents en lui-même et de trouver une réponse aux contradictions auxquelles il était confronté. On trouve en effet dans les écrits théologiques de fortes contradictions qui, pour un esprit rationnel, ne sont qu'absurdités. Il en va de cette phrase rocambolesque de Tertullien :

*«Et le fils de Dieu est mort, chose parfaitement croyable parce qu'elle est absurde. Et, ayant été enseveli, il ressuscita ; chose certaine parce qu'elle est impossible.»*⁴

La présence des opposés et des contradictions est l'apanage de notre monde, celui des sens. L'autre monde, celui de la psyché est capable de concilier ces opposés. Pour Jung, cette littérature remplie de paradoxes est synonyme de richesse, permettant de mieux embrasser la complexité des phénomènes. Un langage si tortueux oblige notre esprit à dépasser la vulgaire dualité, accédant ainsi à la Trinité, autre paradoxe :

¹ Interview de Jung lors de l'émission Face to Face, BBC, 1959.

² Jung, (1961 – 2003), p. 59.

³ Idem, p. 82.

⁴ Jung, (1944 – 1970), p. 21.

« Un jour que je feuilletais le catéchisme pour trouver autre chose que les fadaïses coutumières, d'ailleurs incompréhensibles et inintéressantes, sur le « Seigneur Jésus », je tombai sur le paragraphe concernant la trinité de Dieu. Voilà qui suscita mon intérêt : une unité qui est en même temps une « trinité » ! C'était un problème dont la contradiction interne me captivait. »¹

Mais pourquoi parler de l'expérience religieuse dans le cadre de ce travail ? Car tout est lié dans la pensée de Jung. La synchronicité joint l'intérieur de l'homme à son environnement extérieur.

Maintenant, deux attitudes sont possible pour l'observateur : soit il se sent étranger à la nature qu'il observe, ce qui caractérise la position mécaniste, soit il se sent lié, pris dans cette nature (*Mitsein* : être avec), caractéristique de la position vitaliste.² Pour l'homme occidental, détaché de la nature, la synchronicité lui apparaît dans des circonstances exceptionnelles : Un vécu douloureux, une perte de confiance en soi provoque un abaissement du niveau mental. (Bien entendu, la technique de suggestion permet également à la conscience de perdre de son autorité).

Dès lors, les productions inconscientes prennent le dessus et ses structures fondamentales, les archétypes, produisent des images qui participent au cycle de la nature, l'inconscient faisant lui-même partie de cette nature. Le pont est ainsi construit, matière et psyché sont en harmonie. Dans de pareilles circonstances, l'homme souffrant cherche des réponses à ses interrogations. S'il sait mettre entre parenthèse son activité consciente, il remarquera que la nature, par un langage imagé – symbolique – lui fournit les éléments de réponse. Par exemple, Henri Poincaré aurait vu la solution d'un problème de mathématique « défiler » devant ses yeux alors qu'il était à demi réveillé. *« Cet événement le conduisit à conclure à l'existence en l'homme d'une deuxième personnalité, inconsciente, dont il jugea à sa grande surprise qu'elle était même capable d'émettre un jugement valable dans le domaine des mathématiques ».*³

¹ Jung, (1961 – 2003), p. 73.

² Deux postures exposées par Canguilhem dans *La connaissance de la vie*. Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1965 - 1971. Voir notamment les pp. 83-101 « *L'homme c'est le vivant séparé de la vie par la science et s'essayant à rejoindre la vie à travers la science.* » (p. 86).

³ Von Franz, (1988 – 2002), pp. 11-12.

Nous accédons rapidement au sentiment d'un lien qui nous unit à une réalité transcendante par l'expérience des archétypes. En effet, les archétypes contiennent une forte charge émotionnelle d'ordre *numineux*,¹ c'est-à-dire « *une expérience immédiate qui n'appartient qu'à la divinité* ».² Lorsque l'inconscient renverse la tendance et devient maître, il semble en effet que les images produites ne nous appartiennent pas. D'où viennent-elles alors ? Si la science actuelle montre abondamment que c'est de notre activité cérébrale que provient de telles images, l'approche analytique – sans toutefois réfuter les capacités de notre cerveau – postule que la structure qui sous-tend ces images trouve son origine dans l'*unus mundus* qui est le projet de l'Esprit de Dieu.

Nous voici parvenus au stade où il nous est possible de donner une définition de la synchronicité. La succession d'évènements, si nous y prenons garde, peuvent se relier entre eux par l'adjonction d'un paramètre : le sens. Plus un évènement se répète, plus il acquiert un caractère *numineux* : une force invisible semble réunir des évènements semblables en séries récurrentes, comme par exemple la lecture d'une histoire dont la réalité nous confronte à une situation analogue le lendemain.

Des concepts empiriques comme l'inconscient et les complexes, Jung déborde vite sur des notions théologiques. Une condition s'impose ici : il s'agit maintenant d'accepter la pertinence des notions non démontrables de Jung, notamment le caractère numineux des archétypes et l'hypothèse de l'*unus mundus*. Sans cela, il nous serait impossible de poursuivre notre étude. L'acte de foi consiste simplement à postuler l'existence d'un aspect « divin » de la réalité – ainsi que sont les Idées de Platon - régi par ses propres lois. Le parallèle entre les idées de Jung et la philosophie de Platon permet de soutenir ce postulat. Jung considère l'âme comme une réalité objective, toutefois dans un sens différent que celui perçu communément. En effet, l'âme est une réalité objective dans le sens où elle possède une existence *autonome*, ce qui diffère de l'acception générale d'objectivité *concrète*.³ On accède à ce monde des idées par le développement intérieur, dont les écrits religieux sont les témoins et avec lesquels Jung trouva les réponses aux paradoxes du monde sensible. Cet acte de foi étant établi, voyons à présent comment la synchronicité peut s'expliquer.

¹ Ce qui signifie « dépassant l'homme, sacré ». Encyclopædia Universalis, vol. IX, p. 563.

² Jung, (1961 – 2003), p. 459.

³ Idem, p. 338.

Mille exemples ne peuvent valider une hypothèse. C'est pourtant dans sa pratique thérapeutique que Jung explique l'existence de phénomènes synchronistiques¹. A considérer pleinement la cosmologie de Jung, l'évolution de l'univers tant physique que psychique se déroule en synchronicité, à la manière de l'« harmonie préétablie » émise par Leibniz. Pour déceler de tels phénomènes, il s'agit de mettre un sens aux événements du quotidien. Dès lors se trouve le nœud de la compréhension du concept de synchronicité : intégrer ce que l'on entend par *signification*. Mais donnons dès à présent une description précise de ce que Jung entend par synchronicité.

1.3 De la causalité à l'acausalité.

L'hypothèse de synchronicité postule une correspondance entre un événement physique et un événement psychique. La correspondance s'établit lors de situations où une *constellation de complexes* est réunie. A forte charge affective les complexes provoquent l'*abaissement du niveau mental*.² Ainsi, l'inconscient se trouve à cet instant relié au monde et s'exprime en corrélation avec un événement physique extérieur, significatif pour la personne qui éprouve cette expérience. La synchronicité est donc un phénomène relativement rare et perceptible uniquement par la personne qui met du sens aux événements qui lui adviennent. Nous verrons pourtant par la suite que pour certains auteurs, et pour peu que l'on s'attarde quelque peu sur le « sens de notre vie », chaque phénomène se déroule en synchronicité.³

La synchronicité s'interroge donc sur l'étendue du paradigme causal. En effet, la logique causale suppose à la fois un facteur temporel (à un moment t un objet heurte un autre objet qui se déplacera à un moment $t + n$) et un facteur spatial (référentiel euclidien ou hyperbolique). D'où l'évident rapport que Jung a établi avec les nouvelles données de la physique, dont les résultats mettent en doute l'étendue du principe causal. Dans le cas où un phénomène synchronistique apparaît à l'esprit de la personne

¹ Cf. annexe 1.

² Expression qui revient à Janet.

³ Je me réfère ici à la conclusion de Solié, in Cazenave et al., (1984 – 1995), p. 89.

concernée, l'espace et le temps semblent abolis. Nous sommes donc en présence non pas d'un lien de causalité entre deux événements, mais d'une absence de causalité (a-causalité) car ni l'énergie ni le temps en tant que variables sont considérées.

Le rapport qui s'établit entre les événements physiques et psychiques sont liés par une similitude de *sens*, c'est un lien non pas causal, mais *transversal*.¹

Voici les propos de Jung qui nous permettent de mieux comprendre la synchronicité :

« Le principe de causalité nous dit que le lien entre la cause et l'effet est un lien nécessaire. Le principe de synchronicité affirme que les termes d'une coïncidence signifiante ou de l'ordre du sens sont liés par la simultanéité et par le sens. Si donc nous admettons que les expériences sur les perceptions extrasensorielles et de nombreuses observations isolées établissent bien des faits, la conclusion qui s'en dégage est qu'à côté de la connexion entre cause et effet il existe dans la nature un autre facteur qui se manifeste dans l'ordonnance des événements et nous apparaît sous les espèces du sens. Le sens est, tout le monde en convient, une interprétation anthropomorphique, mais il constitue la caractéristique sine qua non du phénomène de synchronicité. »²

A la suite de ce passage, Jung lui-même avoue que le facteur « sens » demeure flou d'autant que notre culture occidentale accorde la primauté à l'explication causale, fixe et indépendante de notre volonté, cherchant précisément à éviter les interprétations subjectives des phénomènes. Cela étant, nous le verrons plus loin, une nature observée *indépendante* du sujet est une attitude épistémologique remise en doute actuellement. L'adjonction du facteur sens dans la relation causale est considérée comme étant une croyance animiste. L'audace de Jung va tenter de valider cette croyance et l'introduire dans le discours scientifique. Il en va de même pour le caractère subjectif des interprétations : les symboles semblent posséder des *constellations* de significations transcendant les cultures et les époques.

Une phrase courte et simple peut nous aider à mieux comprendre la synchronicité partant du point de vue de la personne concernée :

¹ Jung, (1952 – 1988), p. 29.

² Idem, p. 78.

« (...) on pourrait en effet comprendre la synchronicité comme une disposition à l'aide de laquelle des choses « semblables » coïncident sans que l'on puisse trouver une « cause » à cela. »¹

Jung rajoute par ailleurs que la synchronicité peut se considérer comme étant une « simple façon d'être »². Ces événements synchronistiques ne vont pas sans une prise de conscience du contenu archétypal de l'expérience. Ainsi, vivre un événement synchronistique va de pair avec un état de conscience particulier,³ ou une *disposition*, relevée justement ci-dessus par Jung. En effet, un contexte particulier semble nécessaire à l'apparition de phénomènes synchronistiques. Il est donc aisé de comprendre la raison pour laquelle l'étude de la synchronicité est ardue : que d'efforts menés par les scientifiques afin de s'extraire du contexte et ainsi obtenir le statut de « neutralité » !

« La seule loi que l'on puisse établir au sujet de ces événements de synchronicité est qu'ils ont tendance à ne se produire que lorsqu'un archétype est intensivement constellé. C'est principalement le cas dans les états prépsychotiques, où le sujet fait montre d'une grande excitation qui précède le déclenchement du processus psychotique. C'est un moment où les couches fondamentales archétypiques de l'âme sont intensivement constellées. Ces phénomènes peuvent également surgir au cours de situations particulières. »⁴

Le sens considéré comme lien transversal se situe parallèlement au paradigme causal, il peut même le supplanter, car considérer un lien transversal de sens provoque de multiples implications dans les domaines tant psychologiques, philosophiques, anthropologiques, théologiques et physiques qui seront abordés dans la suite de ce travail.

Ainsi, les observations les plus frappantes de synchronicité se produisent lorsqu'une personne en état de crise, autrement dit lors d'un changement d'état, provoqué par une

¹ Jung, in Jung/Pauli, (1950 – 2000), p. 97.

² Idem, p. 98.

³ Pauli, in Jung/Pauli, (1949 – 2000), p. 66.

⁴ Von Franz, (1988 – 2002), p. 40.

douleur, une joie ou une suggestion oblige le niveau du seuil de conscience à s'abaisser. Les capacités cognitives habituelles sont au repos et les images inconscientes (habituellement perçues grâce aux rêves) se manifestent par divers comportements (gestes, parole, écriture, dessin). En postulant un dispositif d'image commun au psychisme de l'humanité (l'inconscient collectif) et partant du principe que l'univers est Un (*l'unus mundus* des penseurs médiévaux), une correspondance à la fois d'une relative simultanéité (synchronisme) et significative (synchronicité) peut s'établir entre un évènement psychique et un évènement physique.

Comment étayer ce postulat d'un sens implicite qui rend compte d'événements en apparence indépendants ? Jung s'est aidé pour cela de trois sources principales, à savoir la philosophie chinoise, la nouvelle physique quantique et l'alchimie. Nous allons maintenant parcourir ces trois domaines, en accordant toutefois une plus grande importance à la physique, cette dernière nous permettant de faire la transition aux discours actuels.

Etant donné que la psychologie est de proche parenté avec la philosophie, voyons maintenant ce que la philosophie chinoise apporte dans la compréhension du concept de synchronicité.

Par ses plus éminents représentants que sont Lao-Tseu, Fou-Hi et Confucius, la philosophie chinoise pose ses bases sur une unité ultime de la nature établissant de ce fait une correspondance entre le monde intérieur et le monde extérieur.

1.4 La philosophie chinoise.

« Une question inconnue reçoit une réponse incompréhensible. »¹

C'est d'abord par le livre *Das Geheimnis der goldenen Blüte* puis grâce au *Yi-Ching, das Buch den Wandlungen*, tout deux traduits du chinois par Richard Wilhelm que Jung a considéré avec sérieux l'existence d'un paradigme transversal à celui de la causalité.

La pensée extrême-orientale nous est peu connue, cela en raison principalement des problèmes de traduction. Le mot chinois en lui-même possède un sens incertain qui n'est révélé que par le contexte. De plus, cette pensée diffère passablement de la notre, basée sur la relation mécanique de cause à effet.

« Au contraire de l'esprit occidental formé à l'école de la Grèce, l'esprit chinois ne tend pas vers la saisie du détail pour lui-même, mais au contraire vers une vision d'ensemble où le détail n'est que la partie d'un tout. »²

Il est aisé de comprendre la raison pour laquelle Jung s'est passionné pour la philosophie de l'extrême-orient : son aspect holistique l'a séduit. Aux dires de Jung, son ami Richard Wilhelm serait revenu physiquement transformé de son périple en Chine, ce qui démontre bien la puissante influence que peut avoir une philosophie si éloignée de la nôtre.

« Wilhelm, lorsque je fis sa connaissance, avait l'apparence d'un authentique Chinois, tant par sa mimique que par son écriture et son langage. Il avait accepté le point de vue oriental, et la vieille civilisation chinoise l'avait entièrement imprégné. »³

¹ Jung, (1952 – 1988), p. 53.

² Idem, p. 53.

³ Jung, (1961 – 2003), p. 433.

Missionnaire protestant, Richard Wilhelm fut initié par la pratique du yoga chinois et devint finalement disciple de Lao Naï Souan, avec qui il sauva le Yi King de l'Empire finissant lors de la première guerre mondiale.¹ Transformé et converti au taoïsme, il confiait d'ailleurs à son ami Jung sa satisfaction de n'avoir jamais baptisé de chinois.²

L'arrivée du *Yi-King, le livre des transformations* en occident allait apporter un éclaircissement sur la manière dont les chinois conçoivent le monde qui les entoure. Les premières traductions présentaient ce livre comme un recueil de vulgaires oracles, inintelligibles et décousus,³ vestiges d'une civilisation non encore éclairée par la vision cartésienne. Ce n'est qu'en faisant le tour de toutes ces sentences que l'on remarque que chacune d'entre elles sont liées les unes aux autres et permettent d'effleurer un ordre du monde qui sous-tend la compréhension consciente.

Nous allons maintenant nous attarder sur les caractéristiques de la pensée chinoise pour ainsi voir de quelle manière elle permet de comprendre la synchronicité.

Il n'existe à proprement parler aucune dogmatique philosophique de la pensée chinoise comme on peut en trouver en Occident. Plutôt que de parler de philosophie, Marcel Granet préfère utiliser le terme de Sagesse⁴. Il est important de noter également qu'un *concept* n'a aucune valeur dans la sagesse extrême-orientale, si elle n'est pas partie intégrante d'un *Rythme* :

« Rien, chez aucun Sage de l'Ancienne Chine, ne laisse entrevoir qu'il ait jamais éprouvé le besoin de faire appel à des notions comparables à nos idées abstraites de nombres, de temps, d'espace, de cause... C'est, en revanche, à l'aide d'un couple de symboles concrets (le Yin et le Yang) que les Sages de toutes les « Ecoles » cherchent à traduire un sentiment du Rythme qui leur permet de concevoir les rapports des Temps, des Espaces et des Nombres en les envisageant comme un ensemble de jeux concertés. Le Tao est l'emblème d'une notion plus synthétique encore, entièrement différente de notre idée de cause et bien plus large : par elle, - je ne puis

¹ Wilhelm, (1986), p. xviii.

² Jung, (1961 – 2003), p. 433.

³ Par exemple la version de Legge, voir Jung, (1929 – 1983), p. 113 ou la première version occidentale faite par P. Régis, voir Wilhelm, (1986), p. xvi.

⁴ Granet, (1950), p. 4.

dire : est évoqué le Principe unique d'un ordre universel ; je dois dire : - par elle, est évoqué dans sa totalité et son unité, un Ordre à la fois idéal et agissant. Le Tao, catégorie suprême, le Yin et le Yang, catégories secondes, sont des Emblèmes actifs. Ils commandent tout ensemble l'ordonnance du Monde et celle de l'Esprit. Nul ne songe à les définir. Tous leur prêtent, en revanche, une qualité d'efficace, qui ne semble pas se distinguer d'une valeur rationnelle. »¹

On ne saurait définir le Tao, principe suprême de l'esprit chinois. Cependant, Richard Wilhelm, dans un souci de vouloir faire comprendre ce principe à l'esprit occidental rompu à l'exercice de la raison, a traduit ce terme par « *Sens* ».² Le français Etienne Perrot, dans la préface du Yi-King, traduit le Tao par « la Voie ».³ De ces traductions différentes, l'aspect téléologique est omniprésent : un sens – ou un chemin – transcendant est à découvrir par la méditation. Nous nous trouvons alors très près de ce que Jung nomme la synchronicité : un lien transversal de sens lie les événements entre eux.

Le Sage chinois charge tout événement de significations dont l'origine est le Créateur, le Tao. De ce sens transcendant découle deux opposés fondamentaux, le Yin et le Yang, qui illustrent le fonctionnement de notre monde : homme – femme, jour – nuit, actif – passif, etc... Le Yi-King se base sur ces deux opposés afin de rendre compte d'une situation globale à partir d'une question fermée.

Voyons tout d'abord une description de ce qu'est le Tao. Loin des concepts arides, c'est avec des exemples imagés qu'il est possible d'en saisir la nature :

*Trente rayons entourent le moyeu :
c'est le Rien dans la roue qui fait l'utilité du char.
On façonne des récipients, plats et pots :
c'est le Rien à l'intérieur qui fait l'utilité du récipient.
On perce des portes et des fenêtres aux maisons,
mais c'est le Rien à l'intérieur qui fait l'utilité de la maison. »⁴*

¹ Granet, (1950), pp. 83 – 84.

² Jung, (1929 – 1983), p. 37.

³ Wilhelm, (1986), p. xxx.

⁴ Lao-Tseu : *Tao-tö-king*, in Jung, (1952 – 1988), p. 79.

Venons en maintenant au *Yi-King*. Jung l'a parfois utilisé lui-même lorsqu'il se trouvait dans des situations où il n'était plus capable de trouver des solutions. Il jetait alors les tiges d'achillée et laissait opérer le hasard, auquel le Yi-King donnait une signification.

D'une importance considérable, jusque dans les aspects de la vie quotidienne des chinois, le plus ancien livre de la Chine contient l'essentiel de 3000 ans de philosophie chinoise. Remontant à une antiquité mythique, il se présente comme un recueil d'idéogrammes auxquels est attribué un sens à chacun, des « sentences ». On attribue sa composition à quatre saints personnages : Fo Hi, le roi Wen, le duc de Tchéou et Confucius. Fo Hi est à l'origine des huit trigrammes qui constituent l'architecture de la méthode d'interprétation des événements.¹ Cette représentation extrêmement simplifiée du monde fut une source de méditation pour Lao-Tseu, Tchouang Tseu et aussi Confucius qui en rédigea des commentaires. La légende veut que ce dernier ait usé trois rouleaux du Yi King à force de les lire² Le redoublement des huit trigrammes sur six niveaux est attribué au roi Wen, ce qui donne en tout 64 hexagrammes.³

Du Tao, le flux incessant des transformations à l'image du fleuve qui s'écoule, naît le multiple et d'abord la dualité. C'est le deuxième postulat qui permet d'utiliser le Yi King. Remarquez la frappante parenté de la citation suivante avec la philosophie platonicienne :

« La seconde notion fondamentale du Yi King est sa doctrine des idées. Les huit trigrammes figurent des états de transformation plutôt que des opposés. A cette manière de voir se rattache la conception de Lao-Tseu et de Confucius, pour qui tout ce qui survient dans le monde visible est l'effet d'une « image », d'une idée du monde invisible. Par suite, tout phénomène visible n'est pour ainsi dire qu'une copie d'un événement suprasensible : cette copie est, au point de vue du déroulement temporel, postérieure à l'événement suprasensible qu'elle reflète. »⁴

¹ Huit trigrammes signifient 2^3 : c'est-à-dire toutes les possibilités de combinaison d'un trait plein et d'un trait brisé sur trois niveaux.

² Wilhelm, (1986), p. xiii.

³ 8^2

⁴ Wilhelm, (1986), p. 11.

L'accomplissement du Tao réside dans la réunion des opposés Yin et Yang, cette dualité qui scinde la personne humaine et produit des complexes fort désagréables. La philosophie du Tao est donc une méthode de développement personnelle en vue d'accomplir le sens qui est propre à chacun, de réunir ses opposés, de découvrir sa part d'*anima* et sa part d'*animus*. A l'image de l'alchimie qui tente d'accéder au divin par la manipulation de la matière, la philosophie chinoise aboutit à la même finalité : la réalisation du Tao, c'est la réalisation de l'inconscient en vue d'accéder au Soi.

Il est à noter également l'importance donnée au changement d'état dans la philosophie chinoise, rendue intelligible par le Livre des Transformations. Cette importance est moindre en occident.

« Ce que le Yi-King a en vue, ce ne sont pas les choses dans leur essence – comme ce fut principalement le cas en Occident –, mais les mouvements des choses dans leur transformation. Ainsi les huit trigrammes ne sont pas les figures des choses, mais celles des tendances de leur mouvement. »¹

Nous voyons déjà les similitudes entre la pensée de Jung et les vieux principes chinois. Jung, dans sa quête du Soi, accorde une importance capitale à la transformation, c'est-à-dire le passage d'un état stable à un état critique, dans le but d'atteindre un état supérieur.

Non seulement enrichissant dans le cadre d'un développement personnel, le Yi King a permis à Jung de préciser ce qu'il pressentait depuis longtemps en étudiant les processus inconscients, l'existence d'un système d'explication en marge du système causal connu en occident. Dans la préface de l'édition anglaise du Yi King, Jung avance timidement le concept de synchronicité, après avoir fait remarquer à l'esprit occidental que la science présente d'intéressants résultats en laissant s'exprimer la nature, à l'aide d'opérations basées sur le hasard :

¹Idem, p. 6.

« L'esprit chinois, tel que je le vois à l'œuvre dans le Yi King, semble être exclusivement préoccupé de l'aspect fortuit des événements. Ce que nous nommons coïncidences semble être le souci principal de ce genre d'esprits et ce que nous appelons causalité passe presque inaperçu. Nous devons admettre qu'il y a quelque chose à dire sur l'énorme importance du hasard. Une somme incalculable d'efforts humains est directement employée à combattre et à restreindre la nocivité ou le danger représenté par le hasard. Des considérations théoriques de cause et d'effet semblent souvent pâles et poussiéreuses en comparaison des résultats pratiques du hasard. (...) En d'autres termes, l'inventeur du Yi King, quel qu'il ait pu être, était convaincu que l'hexagramme obtenu à un certain moment coïncidait avec ce dernier en qualité aussi bien que chronologiquement. Pour lui, l'hexagramme était l'exposant du moment où il était tracé, et même plus que ne pouvaient l'être les heures de l'horloge et les divisions du calendrier – dans la mesure où l'hexagramme était entendu comme indiquant la situation essentielle qui prédominait au moment de son origine.

Cette affirmation présuppose un certain principe curieux que j'ai nommé synchronicité, concept qui formule un point de vue diamétralement opposé au point de vue causal. Puisque ce dernier est une vérité purement statistique et non absolue, c'est une sorte d'hypothèse de travail concernant la manière dont les événements sortent les uns des autres, tandis que la synchronicité prend la coïncidence des événements dans l'espace et le temps comme signifiant plus qu'un pur hasard, à savoir une interdépendance particulière d'événements objectifs entre eux aussi bien qu'avec les états subjectifs (psychiques) de l'observateur ou des observateurs. »¹

En définitive, la pensée chinoise fonctionne sur le modèle de la synchronicité. S'il est un moyen de prouver l'efficacité d'une telle méthode de fonctionnement de manière empirique, c'est de consulter soi-même le Yi-King lors d'une question personnelle.

¹ Jung, (1929 – 1983), pp. 128 – 130.

J'ai fait un détour par la pensée chinoise car la philosophie est la mère de la psychologie et que le Yi-King fut le détonateur pour l'établissement du terme même de synchronicité. Nous verrons, après la partie consacrée à la physique, ce que la philosophie occidentale peut nous apporter comme éclaircissement. Il est à noter, nous le verrons par la suite, que les « adages » du Yi King offrent maintes correspondances avec la pensée alchimique occidentale.

Sortons dès à présent du domaine des sciences humaines pour un détour parmi la réalité tangible, ceci nous plongera directement dans les développements actuels de l'idée de synchronicité. Jung trouvait parmi les physiciens une solide assise à l'idée de synchronicité. Les méthodes, les résultats et les découvertes établies par les sciences de la matière ont toujours été un exemple à suivre pour les sciences humaines.

1.5 La révolution quantique.

Albert Einstein : « *Dieu ne joue pas aux dés !* »

Niels Bohr : « *Einstein, cessez de dire à Dieu ce qu'il doit faire !* »

Nous avons vu jusqu'à maintenant de quelle manière Jung définit la synchronicité à l'aide des recherches sur l'inconscient et d'autre part à l'aide de la philosophie chinoise, ce qui nous a permis de ne pas trop nous éloigner du champ de la psychologie. La traduction et les commentaires du Yi-King par Richard Wilhelm sont à classer parmi les écrits marquants de l'anthropologie, présentant une altérité dont les assises reposent entièrement sur le principe de synchronicité.

Jung s'est aidé également des développements de la physique pour tenter d'expliquer l'idée de synchronicité. Cela peut surprendre au premier abord, lorsqu'un psychologue s'inspire des sciences de la nature pour expliquer un concept psychique. Il y a à cela deux raisons majeures. D'une part la relation privilégiée qu'eut le physicien Wolfgang Pauli avec Jung et d'autre part les découvertes étonnantes, parfois déconcertantes de la nouvelle physique quantique. Voyons tout d'abord quelles sont les données de la physique qui peuvent intéresser le psychologue.

Certains résultats découverts par la physique à l'aube du XX^e siècle provoquèrent une grande remise en question des postulats scientifiques qui se basait jusqu'alors sur la vision classique –aristotélicienne - suivante¹ :

- 1) *Le principe d'identité* : A est A
- 2) *Le principe de non-contradiction* : A n'est pas non-A
- 3) *Le principe du tiers-exclu* : il n'existe pas un troisième terme qui est à la fois A et non-A.

Comment pourrait-on prétendre bouleverser ces principes ? La technique, qui est le prolongement des sens, mit les scientifiques en déroute. Le monde microphysique qui put enfin s'observer révéla des comportements paradoxaux. Ces résultats ont notamment mis en doute le troisième principe énoncé ci-dessus, le principe du tiers-exclu. Voici quelques exemples :

Grâce aux technologies sans cesse plus pointues, les physiciens explorant le monde de l'infiniment petit se sont retrouvés face à des problèmes qui ébranlent l'entendement. Un de ces paradoxes souvent mentionné par les partisans de la synchronicité se nomme « E-P-R », du nom des trois physiciens qui le mit en évidence, Einstein – Podolsky – Rosen. Ce paradoxe concerne le comportement des particules. Hubert Reeves l'énonce comme suit :

« Ce qui arrive à l'une influence instantanément ce qui arrive à l'autre, même si des années - lumières les séparent. Il ne s'agit pas d'un message téléométré avec une vitesse infinie, mais d'une présence continue de toutes les particules dans tout le système, qui ne s'interrompt pas une fois qu'elle a été établie. »²

Nous retrouvons ici l'idée d'une correspondance entre toutes choses, l'idée d'un *unus mundus*. L'univers, autrement dit le système étudié, est un tout indivisible où chacune de ses parties entretiennent des relations entre elles.

¹Nicolescu, (1996), p. 41.

² Reeves, in Cazenave et al., (1984 – 1995), p. 14.

Une autre découverte troublante ébranla la vision du monde des scientifiques : explorant plus profondément les constituants de la matière après l'éclatement de l'atome, les scientifiques durent se rendre à l'évidence que les éléments subatomiques (c'est-à-dire les électrons, et, dans le noyau, les protons et les neutrons), ne se perçoivent pas à l'image de « blocs » de matière, mais comme des « tendances à l'existence »¹. Autrement dit, selon la façon dont on les observe, les constituants de la matière sont tantôt des particules (entités discrètes), tantôt des ondes (entités continues). Si bien que, au niveau subatomique, la matière à proprement parler n'existe pas, ou pourrait-on dire, la matière est une entité abstraite, non localisable avec certitude, mais seulement en termes de probabilités.² Le langage mathématique, extrêmement ardu, permet de formuler les comportements de ces particules. Cette matière subatomique se trouve donc être une sorte d'onde de probabilité. L'éclatement de l'atome, s'il est possible d'en connaître les causes, les physiciens ne savent par contre pas pourquoi tel atome éclate à un moment donné. Le modèle causal est ici insuffisant. Dans l'infiniment petit, il semble que nous plongeons dans l'acausalité.³

Quant au principe du tiers-exclu, il est remis en doute par l'expérience dite des « Trous de Young ». L'expérience consiste à projeter des quantons (la plus petite unité visible) sur un écran à travers un cache auquel on y a percé deux trous. Au moment où le quanton passe à travers le cache, celui-ci se trouve au même instant dans les deux trous du cache. La conclusion de l'expérience est que le quanton se trouve passer à la fois par les deux trous : il est donc délocalisé en deux lieux de l'espace différents. Il se trouve alors à la fois dans deux états quantiques de localisation différents : on dit qu'il occupe une superposition d'états quantiques.

Une dernière observation nous place directement au cœur de la plus virulente et pertinente critique de Jung au sujet de la méthodologie des sciences actuelles : il s'agit de la *mesure*. La mesure ôte fatalement la possibilité à la Nature de s'exprimer dans la plénitude de ses possibilités. Pour se faire une idée des limites induites par les instruments de mesure, Erwin Schrödinger a imaginé une expérience connue sous le nom de « chat de Schrödinger ». Les trous de Young indiquent des états quantiques

¹ Actes du colloque de Cordoue, Capra, (1979 – 1980) p. 45.

² Idée émise par Hamilton-Jacobi vers la fin des années 1860.

³ Reeves, in Cazenave et al., (1984 – 1995), p. 12.

superposés. Schrödinger imagine donc que si l'on relie la désintégration d'un atome avec l'état vivant ou mort d'un chat, le résultat induit par les instruments de mesure indiquerait que ce chat est *à la fois* mort et vivant au moment de la mesure. Bien entendu, le chat ne peut être à la fois vivant et mort, mais ce sont les instruments de mesure qui nous indiquent cette possibilité et nous induisent en erreur. Voici la critique de Jung à ce sujet :

« Le point de vue positiviste des sciences de la nature ne donne aucune vision totale de la nature car l'expérience n'est toujours qu'une réponse de la nature à une question précise. On obtient ainsi une image de la nature trop influencée et préformée par l'intellect. On empêche par là la manifestation de son éventuel règne absolu. Les méthodes « mantiques » basées sur le hasard ne posent tant que faire se peut aucune condition pour saisir la synchronicité, c'est-à-dire la coïncidence analogique.¹

C'est donc que la mesure induit un certain type de réponse et ne permet pas d'englober la nature dans sa totalité. Les phénomènes synchronistiques demeurent sous cet aspect des événements extraordinaires.

Que d'incertitudes et de paradoxes pour notre esprit formé à l'école de Descartes ! Il nous faut l'admettre, notre raison est impuissante face à de tels résultats. De deux choses l'une : soit les résultats trouvés par la physique sont erronés, soit il nous faut avoir recours à un autre système d'explication, quitte à nous séparer de quelques certitudes qui caractérisent notre culture occidentale. La synchronicité, non mesurable² exprime donc une totalité psychique et physique. Si la civilisation chinoise se focalise essentiellement sur l'expression de cette totalité, l'esprit cartésien y voit là une exception.

Quelques physiciens eurent le pressentiment d'avoir affaire à une sorte de force invisible, mettant en relation les éléments d'un système dont la nature reste inconnue. On peut citer par exemple Werner Heisenberg et John Wheeler. Ce dernier proposa de remplacer le terme d' « observateur » pour celui de « participant » lors d'observations du milieu microphysique. David Bohm voit en arrière plan de la causalité un « ordre impliqué » invisible, qui se déploie et forme les phénomènes. De manière analogue,

¹ Jung, *in* Jung/Pauli, (1950 – 2000), p. 78.

² On ne saurait déterminer la place du hasard dans une courbe de Gauss.

Wolfgang Pauli établit le « principe d'exclusion » et mit en évidence ce que l'on nommera « l'effet Pauli », concept qui se rapproche de la synchronicité. Tous ont fait l'objet de vives discussions et on aboutit à la « révolution quantique », la plus grande révolution scientifique du XX^e siècle, tant du côté des physiciens que des psychologues. Après avoir vu quelques exemples qui nous mettent sur le chemin d'un nouveau paradigme, nous allons nous concentrer sur la personnalité qui a non seulement établi un rapport explicite entre la physique quantique et la synchronicité mais qui en est également le co-auteur, du fait de la relation privilégiée qu'il eut avec Jung.

Wolfgang Pauli, l'un des plus grands savants du XX^e siècle, fut membre avec Dirac, Heisenberg, Jordan et d'autres personnalités du groupe des « physiciens de vingt ans », groupe qui bâtit la mécanique quantique. On le sait, Wolfgang Pauli, alors éminent physicien de l'époque, entreprit une analyse d'abord avec une élève de Jung, Erna Rosenbaum, puis avec Jung lui-même. Cette analyse eu une grande influence sur les deux savants. Pour Jung, cette analyse lui permit de lier les rêves du physicien au symbolisme alchimique, ce qui donna naissance à l'ouvrage *Psychologie et Alchimie* (1944). Pour Pauli, l'analyse lui permit d'entrevoir ce qu'il nomma la *Grundphysik*,¹ la physique du fondement, que l'on peut rapprocher de l'*unus mundus*. Il s'inspira en effet de ses propres rêves pour amener l'idée que les concepts scientifiques proviennent d'*arrière-plans archétypaux*. Pauli était en effet une personne rationnelle à l'extrême et après une dépression survenue en 1931 il fut confronté à des événements psychiques qui l'ont convaincu de la réalité de l'âme : elle possède son activité propre. Cette dualité psychique, Pauli la retrouvait dans ses rêves, notamment la division d'une raie spectrale en deux composantes et la séparation d'un élément chimique en deux isotopes.² A l'image de la dualité psychique *anima-animus* qui provoquent chez la personne un morcellement de la personnalité, la physique des fondements décrite par Pauli tente de dépasser les apparents paradoxes mis en évidence par les instruments de mesure grâce au principe de complémentarité :

¹Un essai qui ne fut malheureusement pas publié en son temps, mais que l'on retrouve dans Jung/Pauli, (1948 – 2000), pp. 261-284.

² Pauli, in Jung/Pauli, (1948 – 2000), p. 263.

« (...) les aspects de la réalité qui se contredisent au premier abord sont en fait parfaitement compatibles. Cela n'est possible que grâce à des symboles jouant un rôle unificateur (rôle joué en physique par les fonctions mathématiques abstraites). »¹

A nouveau, notre raison semble impuissante face à ces dualités. Rappelons-nous le dualisme entre « particule » et « onde » observée en physique quantique. Comment est-il possible de soulever ce paradoxe ? A l'énonciation du principe de complémentarité que nous venons de voir ci-dessus, Pauli y ajoute une note :

« Comme on a abandonné en physique les conceptions déterministes, il n'y a plus de raison d'entretenir une conception vitaliste conformément à laquelle l'âme pourrait ou devrait « enfreindre » des lois physiques. Il semble au contraire qu'il fasse pleinement partie de l' « harmonie du monde » que les lois physiques laissent suffisamment de liberté pour un éventuel autre mode d'observation ou d'étude (biologie et psychologie) afin que l'âme puisse atteindre tous ses « buts » sans enfreindre de lois physiques »².

Nous y trouvons un élément de réponse : un éventuel autre mode d'observation permet de soulever ces paradoxes. Pauli va plus loin : ces modes d'observation vont de pair avec différents niveaux de conscience, dont les symboles permettent de les lier. Nous verrons par la suite, avec Basarab Nicolescu, comment il est possible d'aboutir à des modes d'observation différents selon les niveaux de conscience.

Tout comme Jung, Pauli était attaché à la philosophie platonicienne. Du simple fait d'avoir entrepris une réflexion scientifique avec un psychologue témoigne de sa double attitude : le monde de la psyché auquel il vouait la même, sinon plus d'admiration que le monde physique. S'inspirant de Platon, Pauli soutient que chaque nouvelle découverte est le résultat de la *superposition d'images intérieures préexistant au sein de la psyché humaine et d'objets extérieurs ayant leur propre comportement.*³

¹ Idem, p. 278.

² Idem, p. 278.

³ Pauli, in Jung/ Pauli, (1948 – 2000), p. 294.

A la suite de la vision platonicienne, Kepler fut l'un des derniers penseurs à osciller entre une conception du monde magico-symbolique et la perspective nouvelle d'une science quantitative. Digne héritier de ces deux penseurs que furent Platon et Kepler, Pauli poursuit les développements de l'idée d'harmonie du monde et propose, avec les avancées de connaissances actuelles, un retour vers le passé : l'étude des symboles, ayant une fonction à la fois religieuse et scientifique¹ permettant de joindre le monde physique au monde psychique.

Jung tisse un lien entre les deux sciences grâce aux symboles les plus puissants : les nombres et leurs significations :

« Je pense donc qu'il serait plus intéressant d'étudier de plus près les points communs qui existent entre les deux domaines, et la nature mystérieuse des nombres est à mes yeux le meilleur objet possible si on cherche une base commune à la physique et à la psychologie. (...) La synchronicité représente parallèlement aux nombres un nouveau point de contact entre la physique et la psychologie. La signification paraît être dans ce cas le caractère commun d'événements (relativement simultanés). On a aussi l'impression que ce parallélisme analogique est souvent (ou régulièrement ?) conditionné par un archétype. »²

Pourquoi les nombres ? Car *le nombre apparaît comme l'élément objectif et spirituel qui ordonne en même temps la psyché et la matière.*³ Nous avons appris à utiliser les nombres en tant qu'outils servant à calculer et quantifier des grandeurs. Pourtant, les nombres peuvent également revêtir un caractère qualitatif. L'unité ne fait-elle pas penser à une totalité, nous portant vers le Premier, c'est-à-dire Dieu ? Le chiffre deux ne nous fait-il pas penser à une dualité, une confrontation, réunie par le moyen terme signifié par le chiffre trois ? Nous reviendrons dans la deuxième partie de ce travail sur l'aspect qualitatif des nombres et leur capacité à ordonner notre inconscient.

Voici maintenant de quelle manière Pauli comprend la synchronicité :

¹ Idem, pp. 300 – 301.

² Jung, *in* Jung/ Pauli, (1953 – 2000), p. 192.

³ Von Franz, (1988 – 2002), p. 66. Egalement Jung, (1952 – 1988), p. 57.

« Je préfère employer le terme de « correspondance de la signification » plutôt que celui de « synchronicité » pour mettre davantage l'accent sur l'idée de signification que sur celle de simultanéité et pour établir le lien avec l'ancienne « correspondentia ». J'ai également souligné à plusieurs reprises à cette époque¹ la différence entre l'apparition spontanée du phénomène (comme dans votre récit de l'épisode du scarabée) et un phénomène induit (par un traitement préalable ou un rite) comme dans la mantique (I Ging ou « ars geomantica »). »²

Le souhait de Pauli était de trouver un langage « neutre », dont les concepts fondamentaux permettraient de décrire à la fois les phénomènes psychiques et physiques, cela à l'aide du caractère ordonnateur et archétypique des nombres. C'était également, nous l'avons vu, le souhait de Jung. Il semble en effet que les nombres possèdent la qualité de se situer à la jonction de la matière et de la psyché à la manière des symboles qui réunissent les deux faces d'une même pièce.

Il est temps d'établir une synthèse de ce que nous avons vu dans le domaine de la physique quantique.

Il est clairement établi que l'observateur entretient une solide interaction avec son objet d'investigation. Dans les sciences humaines, c'est un principe acquis. Le psychologue ne peut être neutre face à son sujet. De par sa culture, sa personnalité propre, il influence le sujet (le plus souvent un être humain, sinon un animal.). Dans le cas des sciences de la nature, la différence fondamentale existant entre l'observateur et le sujet (dans notre cas, les particules subatomique) a permis jusqu'à la révolution quantique de garantir l'objectivité et ainsi la validité des résultats.

En effet, depuis Descartes on considère le sujet comme séparé de l'objet observé. Il y a une « rupture épistémique » entre un « moi » conscient et la nature observée, envers laquelle on cherche à établir des lois. Cette distinction entre le sujet et l'objet provient d'une volonté de rigueur : si l'homme de science désire établir des lois constantes et valables pour tout observateur, il doit éviter le plus possible les interventions avec l'objet qu'il observe, ces interventions pouvant perturber les résultats de l'expérience.

¹ C'est-à-dire lorsqu'il était à Princeton.

² Pauli, *in* Jung/Pauli, (1950 – 2000), pp. 76-77.

Or, dans le domaine de la physique quantique, au niveau de l'infiniment petit, il semble que les barrières entre une conscience qui observe et un objet considéré comme « neutre » soit indéterminée. Une totale indépendance de l'observateur est aujourd'hui impensable, ne serait-ce, comme nous l'avons vu plus haut, du fait de l'influence des instruments de mesure.

En parallèle aux technologies dont l'occident possède la maîtrise, un courant philosophique tapi dans l'obscurité cultive depuis la Renaissance un mode de raisonnement fort éloigné de la rationalité. Cette philosophie a profondément influencé Jung car elle intègre – sans la nommer – l'hypothèse de synchronicité.

1.6 *L'Alchimie et L'Hermétisme.*

« *La superstition porte malchance.* »¹

Jusqu'ici j'ai présenté la synchronicité en tant que théorie audacieuse du psychologue suisse. Cette hypothèse tente d'établir un pont entre le domaine psychique subjectif et le domaine physique objectif. Les considérations épistémologiques exposées sont contemporaines, les écrits datant du début du XX^e siècle. En réalité, ce n'est que la pointe de l'iceberg et il nous faut à présent nous consacrer l'espace de quelques pages aux sources qui ont amené Jung à suivre un chemin si original, comparé au reste du panorama scientifique.

Une rumeur qui semblait déranger Jung l'a suivi durant toute sa vie : c'est son lien généalogique avec Goethe. Que cela fût une réalité ou non n'a que peu d'importance. Jung vouait une grande admiration pour le plus grand penseur du romantisme. La lecture de *Faust* fut un « *baume miraculeux qui coula dans son âme* »² Enfin un personnage qui pactise avec le diable Méphisto, capable de contrecarrer les intentions divines ! Les descriptions d'un Dieu amour sermonnées par son père se révélèrent bien pauvres à côté du drame initiatique élaboré par Goethe. Durant ses années de collège, Jung se passionna également pour la lecture de philosophes tels que Pythagore, Héraclite, Empédocle et Platon. Il lit aussi Maître Eckhart, en qui il sentit enfin un « *souffle de vie* ». ³ Ce sont probablement ces lectures précoces qui l'ont amené plus tard vers l'alchimie et la philosophie de la nature. ⁴

Ce détour par ces deux courants de pensée nous est nécessaire pour saisir avec plus de profondeur ce que l'on entend par « *unus mundus* ». De plus, nous verrons également comment les représentants de l'hermétisme fournirent d'autres assises à l'élaboration de la synchronicité. J'exposerai donc brièvement la « loi d'analogie » ou « pratique des correspondances » Enfin, il nous faudra également nous familiariser avec la philosophie de la nature, courant de pensée germanique qui influença également Jung.

¹ Citation de Raymond Smullyan, citée dans *Le pendule de Foucault* de Umberto Eco.

² Jung, (1961 – 2003), p. 81.

³ Idem, p. 90.

⁴ Quelques personnalités qui influencèrent Jung : Jacob Boehme ; l'alchimiste, disciple et commentateur de Paracelse Gérard Dorn ; Maître Eckhart ; Henri Cornelius Agrippa von Nettesheim ou encore Michael Majer, un des fondateurs des Rose-Croix pour ne citer que les plus connus. Le courant gnostique a également influencé Jung, d'où est né les *Sept sermons aux morts*, (1916) dont l'inspiration lui serait venue de Basilide, gnostique du II^e siècle.

La connaissance de cette *Naturphilosophie* nous sera nécessaire car c'est par cette voie que les penseurs actuels ont remis à l'ordre du jour l'idée d'une Nature vivante.

D'une manière ardue, Jung soutient l'argument de synchronicité en se rapportant à l'alchimie et à l'une de ses figures principale qu'est Paracelse. L'alchimie jouit d'une réputation qui n'est pas à envier. Combien de laborants se sont brûlés, intoxiqués voir tués, poussés qu'ils étaient à transformer les métaux vils en or ? Combien de charlatans ont dépouillés de pauvres crédules en leur promettant la richesse, le pouvoir et tous les attributs qui garantissent les plus hautes considérations sociales ? C'est là l'image officielle colportée par l'alchimie.

Cependant, à considérer plus sérieusement les intentions louables de certains humbles et discrets alchimistes, nous devons admettre que leur but n'était pas tant matériel, mais spirituel. Le proverbe « *Séparer le bon grain de l'ivraie* » est valable autant pour la transformation de la matière que la transformation psychique. Si leur langage est au premier abord confus, perçu comme des recueils de formules magiques, c'est en raison de la difficulté d'exprimer les phénomènes spirituels à l'aide de mots. La solution se trouve dans le langage symbolique. Une autre raison est celle du voile explicite dressé contre toute personne dont la curiosité ronge l'esprit. « *Ne jetez pas vos perles aux pourceaux !* ». Autrement dit, toute vérité n'est pas bonne à dire et le savoir, engendrant le pouvoir, peut constituer une menace pour l'humanité.

Voici une autre raison, tirée du *Yi King* qui pousse cette sagesse alchimique à s'exprimer de manière énigmatique :

« Pour transmettre cette connaissance il n'est d'autre véhicule que l'énigme, expression paradoxale qui rassemble en elle-même les opposés ou, par son absurdité apparente, oblige l'esprit à interrompre son discours linéaire, fait refluer le courant mental et le contraint à traverser des couches plus profondes, plus proches de ce centre indicible où les contraires célèbrent leurs noces éternelles. »¹

¹ Wilhelm, (1986), p. xiv.

Grâce à un langage essentiellement allégorique, les alchimistes personnifient les opérations psychiques. Il ne nous est pas possible de décrire les multiples opérations à l'œuvre chez les alchimistes. Nous allons nous concentrer uniquement sur la dernière partie du Grand-Œuvre, celle-ci permettant de transcender les dualités par la participation à l'*unus mundus*. Cette notion se trouve exposée dans *Mysterium Conjunctionis*¹. L'*unus mundus* proviendrait déjà de Philon d'Alexandrie, philosophe grec contemporain du Christ et fut largement discutée au moyen-âge, par Jan Scot Erigène notamment. Ce « monde un » signifie l'union de l'homme avec la réalité supra-empirique, dernier échelon de la quête spirituelle. Il est un « *monde potentiel qui correspond au fondement éternel de toute existence empirique, (...)* »². La multiplicité phénoménale trouve donc son unité dans un monde transcendantal.³ Notons que l'existence de cette réalité est potentielle, comme si elle était en attente de réalisation. Nous pouvons faire le lien entre cette potentialité et l'ordre implicite de David Bohm qui considère les phénomènes sensibles comme le reflet d'un plan de réalité invisible, créateur des phénomènes.

Les alchimistes voyaient en effet dans la matière l'œuvre de Dieu. Ainsi, la matière n'est pas séparée du Créateur, elle en reflète même sa beauté. L'*unus mundus*, c'est le *projet de l'univers préexistant dans l'Esprit de Dieu*.⁴ L'œuvre de l'alchimiste consiste donc à retrouver cette réalité spirituelle. Voyons maintenant de quelle manière il est possible de relier l'homme au cosmos.

Jung trouve en l'alchimie « *la synchronicité avant l'idée de synchronicité* ». En effet, les alchimistes, par leur travail laborieux, voyaient dans la transformation de la matière la possibilité d'une transformation psychique. Jung trouve cet argument dans le *Theatrum Chemicum*, une collection alchimique du XVII^e siècle établie par Gerhard Dorn, élève et commentateur de Paracelse.

« (...) nous trouvons un relevé systématique des correspondances entre l'opus alchemicum (œuvre alchimique) et le processus philosophique et psychologique se déroulant parallèlement à lui. Le texte montre abondamment à quel point les processus chimiques et matériels

¹ Voir notamment Jung, (1955 – 1982) pp. 337 – 346.

² Idem, p. 338.

³ Idem, p. 343.

⁴ Von Franz, (1970 – 1978), p. 179.

coïncidaient avec des facteurs spirituels ou psychiques pour ces penseurs. En fait, le rapport allait si loin qu'on désignait par cogitatio (la pensée) ce qui devait être tiré de la matière. Cette idée étrange n'est explicable que par l'hypothèse que les anciens philosophes soupçonnaient que des contenus psychiques étaient projetés dans la matière. »¹

Telles étaient les véritables perspectives des alchimistes : établir le lien entre leur inconscient et la matière, tous deux intimement liés. On imagine fort bien le caractère religieux d'une telle activité. Religieux à double titre : un travail qui *relie* la matière au cosmos s'accompagne d'une méthode exécutée *religieusement*. Si ces deux entités (matière et psyché) sont liées, alors chaque événement provenant de l'une d'entre elle trouve son corrélat dans l'autre. On rencontre à nouveau l'idée de synchronicité. Au contraire des postulats scientifiques actuels, considérant la matière comme morte et purement mécanique dont il reste à en extraire des lois, les anciens alchimistes voyaient en elle la vie et l'œuvre du Créateur. Toutes leurs activités consistaient à reproduire cette œuvre, le Grand-Œuvre alchimique afin de créer la légendaire *lapis philosophorum* ou Pierre Philosophale qui n'est autre que le symbole de la participation harmonieuse de l'homme avec l'univers.

Notons au passage la méthode utilisée par ces alchimistes.² Au contraire des méthodes scientifiques actuelles, la méthode des alchimistes consiste à répéter exactement, inlassablement, le même protocole, sans changer un seul paramètre, d'où le caractère laborieux et religieux. N'y voit-on pas là une frappante correspondance avec l'acte rituel ? Le rituel est immuable, afin de recréer l'œuvre du Créateur. Encore une fois, nous comprenons les raisons qui ont amené Jung à l'expérience religieuse. Le développement personnel, intime, ne va pas sans un travail laborieux. Ainsi les méthodes de développement personnel (respiration, concentration, relaxation, fixation d'une image ou d'un point) révèlent la difficulté d'obtenir des résultats. Ce n'est qu'après d'innombrables tentatives rigoureusement identiques que peu à peu la transformation s'opère. La synchronicité, phénomène exceptionnel, devient affaire courante pour qui sait s'y attarder.

¹ Jung, (1944 – 1970), p. 344.

² Cf. annexe 2.

Souvent maladroits, les alchimistes autour de leur athanor n'opéraient cependant pas à l'aveugle. Ils se basaient sur une loi essentielle afin de reproduire l'œuvre du Créateur et accéder ainsi à une réalisation spirituelle : la loi d'analogie. En quoi consiste cette loi dont la connaissance et la pratique est sensée lier le microcosme au macrocosme ?

« *L'analogie est un rapport entre des êtres ou des notions essentiellement différents, mais semblables sous un certain aspect ; la colère de Dieu, par exemple, n'a qu'un rapport d'analogie avec la colère de l'homme.* »¹

Paracelse établissait un tableau des correspondances entre les planètes, les minéraux, les parties du corps affectées et les médicaments appropriés. Cette loi qui fonde la doctrine hermétique est malheureusement source d'innombrables confusions, notamment due à une interprétation « sauvage ». Si, après avoir pris congé de personnes dont la présence m'incommode je provoque un accident, ce n'est pas pour autant le cas d'une correspondance entre mon acte et la punition divine. Quelques règles sont à observer concernant l'interprétation des évènements, nous le verrons avec Gilbert Durand.

La compréhension des écrits alchimiques - ce n'est pas un mythe - est réellement ardue et demeure obscure, nous en avons vu les raisons. Nous pouvons trouver également une autre source à l'idée de synchronicité, relativement plus claire, à savoir l'hermétisme, dont le texte fondateur revient au légendaire Hermès Trismégiste. Le *Corpus Hermeticum* est la référence incontestée de la tradition hermétique, amenée puis traduite en Italie à l'époque de la Renaissance. A n'en pas douter, l'hermétisme fut, à la manière du *Yi-King*, un détonateur à l'idée de synchronicité puisque autant les alchimistes que les hermétistes soutiennent que la nature est vivante, tous ses éléments apparemment disparates sont en définitive reliés entre eux dans une totalité potentielle qu'est l'*unus mundus*. Un exposé de la pensée hermétique dépasse le cadre de ce travail. Je la mentionne ici afin d'établir la trame entre l'ancienne philosophie platonicienne et pythagoricienne avant d'être redécouverte lors de la Renaissance italienne avec l'arrivée du *Corpus Hermeticum*. Pour des raisons historiques, l'hermétisme fut mis à l'écart et laissa sa place à la pensée cartésienne.² Il subsista

¹ Chevalier et al., (1982), p. IX. Voir aussi Jung, (1952 – 1988), p. 131.

² Le lecteur désireux de vouloir approcher ce courant de pensée se laissera convaincre par les écrits d'Antoine Faivre dont les ouvrages érudits sont loin de présenter l'hermétisme – ou l'ésotérisme – sous un angle

malgré de nombreuses critiques et persécutions.

Après avoir tiré la ficelle des vieilles recettes de l'alchimie et tenté de les comprendre, s'ensuit la pelote qui s'enracine dans les écrits fondamentaux de la civilisation humaine. L'alchimie, qui eut son heure de gloire au Moyen-Age, nous conduit directement à l'hermétisme dont l'expression allemande se trouve dans la *Naturphilosophie*, née dans la dernière décennie du XVIII^e siècle.

Antoine Faivre dégage trois caractéristiques essentielles de la philosophie de la nature.¹ D'une part, *une conception de la Nature comme texte à déchiffrer à l'aide de correspondances*, ce qui rejoint le point de vue de Jung : la nature possède un sens caché qu'il s'agit de découvrir.

D'autre part, *le compartimentage de la Nature en sujets cloisonnés, caractéristique d'un imaginaire mécaniste, fait ici place à la tentative de saisir un Tout animé de polarités dynamiques*. A nouveau, la pensée de Jung se retrouve dans cette caractéristique. Comme nous l'avons déjà vu, la posture mécaniste, de part ses instruments de mesure, ôtent à la nature la plénitude de ses possibilités de réponse. Enfin, *l'identité de l'Esprit et de la Nature, considérés comme les deux germes d'une racine commune (matière et Nature reposent sur un principe spirituel, un Esprit les habite)*. Pour sa part, Jung était très attaché à l'idée de nature vivante, probablement par la double personnalité de sa mère, parfois tendre, parfois redoutable. Elle était alors l'incarnation de ce que Jung a appelé *natural mind*, l'esprit de la nature qui dit les choses rudement et sans ménagement.²

Cette idée de nature vivante qu'il retrouva chez les philosophes de la nature fut également une source à l'idée de synchronicité. Si cette nature est vivante, il n'y a donc pas de discontinuités dans la nature et tous les éléments se trouvent être en correspondance. Ainsi l'homme n'est pas séparé du reste de la nature. Cette dernière possède tout comme lui une certaine « âme », d'origine divine qui lui confère un sens et un but, autrement dit, une téléologie.

sensationnel. Voir par exemple *Accès de l'ésotérisme occidental*. Paris : Gallimard, t.1 ; 1986, t.2 ; 1996. Un exposé tout aussi érudit mais déjà plus engagé fut établi par Pierre A. Riffard : *L'ésotérisme. Anthologie de l'ésotérisme occidental*. Paris : Robert Laffont ; 1990.

¹ Faivre, (1992 – 1993), p.79.

² Jung, (1961 – 2003), p. 71.

Ce détour par l'alchimie et la philosophie de la nature nous sera utile par la suite car les développements de la synchronicité s'effectuent d'après ces deux points de vue. Marie-Louise Von Franz approfondit la méthode alchimique à l'aide du caractère sacré des nombres et Michel Cazenave, à l'aide de physiciens, s'inscrit dans la lignée des philosophes de la nature.

Bien entendu, les arguments que j'ai présentés jusqu'ici confirment la possibilité d'un autre système d'explication que la causalité et valide l'hypothèse de synchronicité, que se soit à l'aide de la pensée religieuse ou de l'hermétisme. Jusqu'au siècle des Lumières, la frontière entre science et religion n'avait pas cours. Les savants voyaient dans les lois qu'ils découvraient l'œuvre de Dieu. Actuellement, deux courants de pensée s'opposent : d'une part le courant vitaliste qui poursuit les thèses que nous avons vues jusqu'à maintenant. Ce courant intègre donc parfaitement l'hypothèse de synchronicité et cherche l'établissement d'un nouveau paradigme. D'autre part, le courant matérialiste qui réfute la thèse d'une quelconque force invisible à l'origine des phénomènes. L'accumulation des résultats tend en effet à prouver que chaque phénomène qui échappait alors à la loi causale finit par être compréhensible grâce aux techniques sans cesse améliorées. Tournons nous donc maintenant vers les développements actuels de la synchronicité où nous verrons les arguments avancés par ces deux courants de pensée.

2. DEUXIEME PARTIE : Approches contemporaines.

La première partie de ce travail s'est concentrée sur l'approche historique de la synchronicité. Nous avons vu la démarche de Jung dans l'établissement de cette hypothèse, les rapports étroits qu'il établit avec la pensée chinoise ainsi que les débouchés possible avec les découvertes de la physique quantique. Enfin, Jung s'est également beaucoup aidé de l'ancienne vision allégorique des alchimistes, qui, par leurs textes alambiqués, forcent le lecteur à lever le voile des apparences.

Chacune de ces approches sont séduisantes, nous sommes là dans une perspective parfaitement vitaliste. Qu'en est-il actuellement ? La synchronicité était-elle une percée dans l'inconnu vouée à disparaître lentement avec son auteur ? Après le chapitre concernant la physique quantique, les découvertes faites en ce domaine nous forcent à modifier fondamentalement notre perception à la fois de la matière, de l'espace et du temps.

La philosophie chinoise, certes d'une portée tout à fait honorable, n'en demeure pas moins très éloignée de notre pensée occidentale et il serait plus convenable de poursuivre notre investigation à l'aide d'outils qui nous sont familiers.

Quant aux courants de pensée que sont l'alchimie, l'hermétisme et la philosophie de la nature, nous les retrouverons dans la suite de ce travail. En effet, nous avons vu que l'hermétisme, en tant que système philosophique, considère l'univers comme une partie une et indivisible, l'*unus mundus*, et explique les multiples phénomènes à l'aide du principe d'analogie qui soutient une correspondance entre toutes choses. L'apogée de l'hermétisme, la Renaissance, fut rapidement mise à l'écart. L'Eglise, voyant ce courant de pensée prendre une telle ampleur, décida de brûler ses textes. La condamnation de Giordano Bruno sonna le glas de l'hermétisme. A sa place s'est érigée la pensée de Descartes. Le doute méthodique, la raison toute puissante, le témoignage des sens comme preuve d'objectivité sont autant de postulats qui ont eu leur heure de gloire. Il ne s'agit pas d'infirmer les vertus de la raison, mais de redonner un statut aux productions de l'imaginaire, dont les alchimistes étaient les représentants.

A dessein, j'ai laissé en suspens quelques sujets qui sont pourtant déterminants pour ce travail. D'une part, il n'était pas possible de passer à côté des multiples ramifications qu'offre la synchronicité. Il nous fallait nous familiariser avec un discours qui sort des sentiers de la psychologie. Jung nous impose un rude travail, c'est le prix à payer pour une meilleure compréhension du monde et de nous-mêmes. D'autre part, les thèmes que nous allons aborder maintenant poursuivent les différentes thèses que nous avons parcourues. En effet, la synchronicité nous amène sur le champ de la mythologie et donc des symboles car le caractère numineux des archétypes se révèle grâce à l'étude des symboles. Ceux-ci sont soumis à toutes sortes d'interprétations. Il en va justement de la condition *sine qua non* de la synchronicité : une certaine disposition de la conscience à interpréter les évènements.

A la suite de mon entretien avec l'analyste jungien Kaj Noshis est ressorti l'idée qu'il était plus profitable de rester à l'intérieur du champ des sciences humaines afin de rendre compte de l'impact de la synchronicité. Lui-même, ainsi que certains de ses patients se sont retrouvés face à des évènements fortement *numineux* c'est-à-dire significatifs. D'une certaine manière, au cours de la thérapie, ils ont pris conscience que leur existence se trouve associée à un chemin qui leur est spécifique. C'est par le *récit de vie* et la réflexion qui s'ensuit que se décèle le sens caché des évènements intérieurs et extérieurs. Les sciences humaines disposent aujourd'hui de tous les outils nécessaires pour décrire le miroir qui produit les phénomènes, nous le verrons par exemple avec Gilbert Durand. Cependant, nous reviendrons sur quelques notions de physiques qui corroborent le lien profond unissant les différentes sciences. Ces perspectives ont été développées dans le cadre du Colloque de Cordoue. Plus récemment, le physicien David Peat, a poursuivi l'établissement de passerelles entre les sciences de la matière et les sciences de l'esprit, en prenant comme point de départ la synchronicité.

En effet, concernant notre sujet, on remarque que plusieurs attitudes relatives à l'étude de la synchronicité sont actives actuellement. Nous les verrons durant les quatre chapitres suivants.

D'une part nous remarquons que beaucoup de scientifiques ressentent la nécessité de soutenir leurs arguments psychologiques en se référant aux découvertes de la physique quantique. C'est notamment le cas pour les participants du colloque de Cordoue ainsi

que pour l'institut métapsychique international, avec qui nous verrons l'approche parapsychologique.

D'autre part, on assiste également à un regain d'intérêt pour l'étude des symboles, de la mythologie et des productions de l'imagination. Cette attitude est surtout celle des disciples de Jung. Par exemple, Gilbert Durand établit une méthode pour une archétypologie en restant dans le domaine de deux sciences humaines que sont la psychologie des profondeurs et l'anthropologie. Nous verrons également les développements de Marie-Louise Von Franz qui poursuit dans l'approche alchimique ainsi que l'étude des nombres en tant qu'entités qualitatives.

S'ensuivra la présentation de la psychologie transpersonnelle qui constitue le domaine où la synchronicité prend une place prépondérante. Nous verrons que cette « quatrième force » de la psychologie considère les phénomènes synchronistiques comme *acquis*. Il n'est alors plus question de discussions et de problématiques, mais de *vivre avec*.

Enfin, un bilan critique viendra clore ce travail avec le courant matérialisme qui s'élève contre certaines interprétations de la physique quantique qu'ils jugent trop métaphysique. En effet, la physique quantique, avec ses résultats étonnants, a fait l'objet d'interprétations qui ne sont pas du goût de tous les scientifiques. Les récents résultats de la physique sont-ils à même d'étayer l'hypothèse de synchronicité ? Nous le verrons dans les chapitres qui suivent.

2.1 Science et conscience.

« Et pourtant, la question demeure : quelle raison à cette existence ? »¹

Dans le cadre des approches interdisciplinaires, le colloque de Cordoue fut une tentative pour réunir un maximum de chercheurs afin de mettre en commun leurs résultats dans les différents domaines que nous avons parcourus ci-dessus, à savoir la physique, la philosophie et la psychanalyse. Ce lieu ne fut pas choisi au hasard : Le site a été choisi en référence au livre d'Henry Corbin *L'imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn Arabi* où il relate l'expérience d'Ibn Arabi amenant son maître, Averroès, dans son tombeau à Cordoue. En chemin, Ibn Arabi réalise que d'un côté de

¹ Actes du colloque de Cordoue, Humbert, (1979 – 1980), p. 278.

la bête de somme se trouvent les cendres d'Averroès et de l'autre ses écrits : d'un côté l'œuvre de science, de l'autre la vie. Ainsi la volonté des participants était de remettre au goût du jour cette réflexion qu'eut Ibn Arabi : comment concilier l'œuvre scientifique avec les saveurs de la vie ? Ainsi, ce colloque s'est organisé à Cordoue pour symboliser le divorce à la fin du Moyen Age entre la mystique et la science. La dialectique mystique – science est devenue dans le cadre de ce colloque « science et conscience ».¹

Ainsi ce colloque s'est posé plusieurs réflexions principales : parvient-on aujourd'hui à une « unité psycho-physique potentielle de l'ensemble de l'univers – ce que les philosophes médiévaux appelaient *unus mundus* ? » De même, l'évolution de l'univers se déroule-t-il selon un processus hasardeux ou les phénomènes ne seraient-ils pas sous-tendus par un ordre porteur de sens ?

Concernant le lien qui unit la conscience à la matière, Fridjof Capra explique l'implication du chercheur en physique atomique dans la découverte des propriétés de la matière :

« Ma décision consciente concernant la façon d'observer, mettons, un électron, en employant mes instruments de telle ou telle manière, déterminera jusqu'à un certain point les propriétés de l'électron. Autrement dit, l'électron ne possède pas de propriétés indépendantes de mon esprit. En physique atomique, la nette coupure cartésienne entre l'esprit et la matière, entre moi et le monde, n'a plus cours. Il nous est même impossible de parler de la nature sans parler en même temps de nous. »²

Nous retrouvons ici l'idée d' *unus mundus* des penseurs médiévaux. Les physiciens sont unanimes pour soutenir une interdépendance de tous les phénomènes qu'ils observent, dont le chercheur fait partie. Nous avons vu que pour Jung l'*unus mundus* se perçoit comme un monde transcendant l'homme, accessible par l'expérience numineuse des archétypes. James Hillman utilise quant à lui le terme gnostique de

¹ Actes du colloque de Cordoue, Humbert, (1979 – 1980), p. 217.

² Actes du colloque de Cordoue, Capra, (1979 – 1980), p. 46.

Pleroma, qui ne correspond non pas à une idée métaphysique, mais à une expérience vécue.¹ Bien entendu, de même que les archétypes sont perceptibles indirectement par les rêves, les actes manqués et les lapsus, l'expérience vécue du Pleroma ne se perçoit pas par l'un des cinq sens habituels, mais par la recherche de sens dissimulé dans la nature.

Poursuivant dans la mise en lumière de l'*unus mundus*, le physicien David Bohm pose l'hypothèse d'un ordre sous-jacent aux phénomènes microphysique. Bohm propose d'appeler cette face cachée des phénomènes l'*ordre impliqué*. Afin d'illustrer son idée, il utilise l'exemple d'une séquence musicale.²

« Au moment où une note est jouée, un certain nombre de celles qui l'ont précédée résonnent encore dans la conscience. Une attention soignée montrera que c'est la présence simultanée et l'activité de toutes ces réverbérations, accompagnant la note effectivement entendue, qui sont responsables du sentiment direct et immédiat du mouvement, du flux, de la continuité et du développement. Si l'on entend une suite de notes si éloignées dans le temps que l'effet de réverbération disparaît, il y aura destruction complète du sentiment qui donne sa signification et sa force à ce qu'on écoute, celui 'un mouvement unique, total, ininterrompu et vivant.

On peut se rendre compte que les notes qui résonnent dans la conscience s'y entremêlent et s'interpénètrent d'une façon qui correspond à la nature essentielle de l'ordre impliqué. Aussi peut-on dire que l'on perçoit et ressent celui-ci directement. Dans cette expérience, c'est la signification d'ensemble d'une certaine structure musicale impliquée qui devrait être opérante, en ce sens qu'elle déclenche une réponse émotionnelle et physique. »³

Il est intéressant de remarquer le terme « signification d'ensemble » utilisé par un physicien, une certaine « finalité » sous-tendrait le comportement des particules.

Les continuateurs de la psychologie analytique ont évidemment poursuivi les

¹ Actes du colloque de Cordoue, Hillman, (1979 – 1980), p. 294.

² A noter que l'exemple musical se trouve également comme exemple paradigmatique de l'école de la Gestalt.

³ Actes du colloque de Cordoue, Bohm, (1979 – 1980), p. 111.

investigations du « sens de l'existence ». L'exposé de Humbert¹ est particulièrement intéressant. Nous devons d'abord supposer l'existence des archétypes. Cette supposition s'accompagne a posteriori d'« effets de sens », qui dépassent l'homme et le maintient en vie. Ces archétypes producteurs de sens donnent lieu à l'art, à la religion, aux mythes et aux idéologies. « *Pour certains hommes, les formes archétypiques ne sont pas seulement les éléments d'un discours, elles sont accessibles à une expérience presque directe, personnelle ; c'est ainsi que l'on peut comprendre l'expérience mystique.* »² L'expérience mystique est, on le conçoit, fort éloignée de l'attitude scientifique. Remarquons que ce travail s'est rapidement éloigné des concepts scientifiques opérationnels. A l'image de Jung, le questionnement scientifique aboutit nécessairement au questionnement religieux. Humbert fait de même, partant de la réalité empirique de la conscience et de l'inconscient :

« Les soi peut-être, comme le moi, sujet de sens, dans la mesure où, d'une part, il oriente le devenir et, d'autre part, relie l'individu à l'humanité et au monde. Une référence du soi a nécessairement un éclat numineux et permet de situer l'expérience religieuse. Comprendre qu'il y a deux sujets du sens indispensables l'un à l'autre donne la possibilité de tenir ensemble certains aspects apparemment contradictoires du phénomène humain. »³

Une autre personnalité qui participa au colloque de Cordoue est Olivier Costa de Beauregard, directeur de recherches dans la section de physique théorique au CNRS. Il fut un des membres de la fondation Odier de psychophysique (dont le centre est à Genève) et s'exprima largement au sujet de l'interaction entre l'esprit et la matière à l'aide du concept d'entropie et de néguentropie. Nous connaissons l'entropie comme étant une grandeur mathématique (S) qui mesure l'état de désordre d'un système physique. Autrement dit, tout système mécanique et quantique (par exemple en thermodynamique) tend vers sa désintégration, exprimée par la grandeur S qui ne peut diminuer. En ce qui concerne le fonctionnement de notre esprit, il semble qu'il fonctionne de manière inverse, ainsi que le fait remarquer Marie-Louise Von-Franz :

¹ Actes du colloque de Cordoue, Humbert, (1979 – 1980), pp. 271-280.

² Idem, p. 273.

³ Idem, p. 277.

« Aujourd'hui, de nombreux physiciens pensent cependant que l'esprit, par opposition à la nature, constitue un facteur "néguentropique" ; il serait ainsi à même de produire de l'ordre à partir du désordre ainsi que des systèmes au potentiel énergétique plus élevé, voire au contenu informatif plus grand, ce qui signifierait la production d'une moindre entropie. »¹

Olivier Costa de Beauregard mis en évidence des phénomènes plus déroutants encore. Les différentes techniques utilisées dépassent le cadre de cette étude car elles font appel à des formules mathématiques fort complexes. On peut montrer néanmoins que le générateur aléatoire d'impulsions de Schmidt (qui génère des probabilités de tirages a priori de ½) subit, par psychokinèse, des modifications de probabilité. Cet « agent psi » agit donc dans le passé, par rétropsychokinèse.²

Les conclusions s'énoncent aisément même s'il nous est difficile d'admettre une telle possibilité. La théorie relativiste, grâce à Einstein, démontre que l'espace et le temps sont deux entités corrélées. On ne peut étudier l'espace sans influencer le temps et *vice-versa*, nous l'avons vu avec l'exemple du chat de Schrödinger. Par les formules, la psychokinèse doit *logiquement être escomptée*, la précognition de même car *le futur existe en acte*.³ Enfin, il semble impossible de séparer objectivement le passé du futur. Si la matière est étendue dans l'espace, elle est également étendue dans le temps.⁴ De ces constatations, Costa de Beauregard nomme « infrapsychisme » le double de l'univers qui a pouvoir d'organisation. Pour Marie-Louise Von Franz, cet infrapsychisme est un modèle de l'*unus mundus*.⁵

Lorsqu'il est question de télépathie ou de psychokinèse, nous faisons évidemment le rapport à la parapsychologie. Si la fondation Odier effectue des recherches sur l'interaction entre l'esprit et la matière, l'institut métapsychique international (IMI) basé à Paris propose d'étudier le paranormal. Nous nous y intéresserons rapidement. Sur le site internet de leur institut,⁶ le professeur de chimie physique et théorique à l'E.T.H à Zürich Hans Primäs consacre un article sur la synchronicité. Il y a peu

¹ Von Franz, (1988 – 2002), p. 95. Voir aussi Cazenave et al., (1984 – 1995), p. 81.

² Actes du colloque de Cordoue, Costa de Beauregard, (1979 – 1980), p. 69.

³ Idem, p. 68.

⁴ Idem, p. 66-67.

⁵ Von Franz, (1988 – 2002), pp. 62-65.

⁶ <www.metapsychique.org>.

d'éléments nouveaux par rapport à tout ce que nous avons vu jusqu'à maintenant. L'auteur se réfère, on le comprend, surtout aux démonstrations de la physique pour présenter la synchronicité. Pourtant, j'y trouvais là une explication de l'Effet Pauli, notion dont j'ai eu beaucoup de peine à comprendre en raison de la formulation mathématique ardue. Dans l'article de Primäs, la description est bien plus simple, l'effet Pauli présenté ci-dessous est, selon Hans Primäs, attesté de source sûre.

« Même des spécialistes de la physique expérimentale, des savants objectifs et réalistes partageaient l'opinion selon laquelle c'était bien de Pauli qu'émanaient ces effets étranges. On croyait par exemple que sa simple présence dans un laboratoire générait pas mal d'ennuis dans la conduite des expériences, elle réveillait pour ainsi dire la malignité des choses. C'était cela, "l'effet Pauli". Pour cette raison, son ami Otto Stern, l'artiste renommé des jets moléculaires, ne l'a jamais laissé entrer dans son institut. Ce n'est guère une légende, je connaissais très bien Stern tout comme Pauli ! Même Pauli croyait absolument en son effet. Il m'a raconté qu'il ressentait le malheur à l'avance sous la forme d'une tension désagréable et que si ensuite l'ennui pressenti se produisait véritablement, alors il se sentait bizarrement libéré et soulagé. On peut tout à fait considérer "l'effet Pauli" comme un phénomène synchronistique. »¹

A en croire cette anecdote, nous sommes véritablement en présence de phénomènes paranormaux. Découvrant l'institut métapsychique et les expériences de parapsychologie dont la synchronicité est un des thèmes de recherches, il me semblait que cette piste de recherche pourrait être fructueuse. Jung lui-même s'est appuyé sur les recherches du parapsychologue J.-B. Rhine pour expliquer l'hypothèse de synchronicité.² Grâce aux études de Rhine sur la télépathie, on constate que la significativité des résultats décroît selon le désintérêt des participants. En effet, Rhine *« avait besoin d'un intérêt sans cesse renouvelé, c'est-à-dire d'un état émotionnel avec l'abaissement du niveau mental caractéristique qui l'accompagne et qui confère*

¹ Anecdote de Markus Fierz, collègue de Pauli, cité par Hans Primäs. Article original : H. Primäs : *Synchronizität und Zufall*, Zeitschrift für Parapsychologie und Grenzgebiete der Psychologie, 38, n° 1/2, 1996, p.61-91.

² Voir Jung, (1952 – 1988), p35.

à l'inconscient une certaine prépondérance. »¹ Il en va de même pour les tests que Jung réalisa avec les données astrologiques. Au fur et à mesure que les coordonnées de naissance arrivaient, son intérêt a diminué et a provoqué la diminution de la significativité de ses résultats.² Mais cet « échec » de la démonstration astrologique pour les phénomènes synchronistiques est en réalité une preuve de la « désinvolture »³ avec laquelle la synchronicité traite le matériel statistique. Une analyse statistique du phénomène de synchronicité n'a en effet pas de sens car ce phénomène ne va pas sans une disposition spécifique de la conscience lors de laquelle l'inconscient peut s'exprimer plus librement. Si la synchronicité entre dans le champ de recherche de la parapsychologie, la méthode de cette dernière est impuissante à valider la pertinence d'une telle hypothèse. En effet :

« La parapsychologie, cependant, ne sera constituée comme une science expérimentale, au plein sens de la parole, que lorsque les phénomènes qu'elle étudie pourront être répétés à volonté et indéfiniment, lorsque par conséquent notre connaissance de leurs déterminismes les aura rendus mesurables. »⁴

Nous voyons déjà les difficultés rencontrées par la parapsychologie pour l'étude de la synchronicité : répétabilité et mesurabilité sont précisément deux variables n'apparaissant pas lors d'un phénomène synchronistique. Par ailleurs, Jung demeure laconique au sujet de l'avenir de la parapsychologie et laisse paraître un large doute quant à sa pertinence pour l'explication de la synchronicité.⁵

Après ce rapide détour par la parapsychologie, revenons sur les conclusions que nous pouvons tirer des quelques participants au colloque de Cordoue.

¹ Jung, (1952 – 1988), p. 75. Voir aussi Von Franz, (1970 – 1978), p. 231.

² Voir Jung, (1952 – 1988), pp. 58-78 et aussi pp. 279-289 pour l'interprétation de cette expérience astrologique.

³ Idem, p. 281.

⁴ Amadou, (1954), p. 29.

⁵ Voir pour cela Jung, (1952 – 1988), pp. 305 – 307.

Premièrement, l'attitude rationaliste qui eut son apogée au XX^e siècle n'est pas suffisante pour répondre aux questions que tout un chacun est à même de se poser, comme par exemple « la vie a-t-elle un sens ? ». Le chercheur se demandera pour sa part si la nature est intentionnelle ou aveugle. La pensée dominante, encore de nos jours, soutient que la nature est « vide et muette »¹

Deuxièmement, la tentative de certains chercheurs de réconcilier la démarche scientifique rationnelle avec la dimension plus poétique – mais néanmoins tout autant légitime – de l'expérience vécue devient de plus en plus fréquente. De là le titre de « science et conscience », illustrant les faits d'une part, et l'interprétation des faits d'autre part.

Enfin, concernant le clivage sujet – objet, la physique nous a démontré que la frontière persiste à rester floue. Le compartimentage propre au matérialisme qui fut utile dans un souci de clarification et d'ordre est à repenser. Une unité matière – conscience a tendance à s'imposer. A l'image de l'*unus mundus*, il n'est pas possible, dans quelque recherche que ce soit, de séparer le sujet de l'objet.

Nous sommes donc face à des inconnues. Le paradigme causal se révèle être une méthode d'explication puissante quand à la compréhension des phénomènes *sensibles*. Par contre, lorsqu'il s'agit d'opérations mentales – psychiques -, nous réalisons peu à peu qu'un autre paradigme s'avère utile. La synchronicité fut alors une brèche à l'émergence de ce nouveau paradigme.

Quelques caractéristiques peuvent cependant s'énoncer sur la nature d'un paradigme complémentaire au paradigme actuel des sciences physiques. Ces caractéristiques offrent une synthèse des arguments que j'ai présentés. Elles sont proposées par Willis H. Harman².

Ce colloque se voulait interdisciplinaire, réunissant audacieusement physiciens, psychanalystes, philosophes et métaphysiciens. L'objectif est clair : soutenir que les découvertes sans cesse obtenues par les différentes disciplines scientifiques s'orientent

¹Actes du colloque de Cordoue, Reeves, (1979 – 1980), p. 391. C'est notamment la thèse défendue par Jacques Monod dans *Le hasard et la nécessité*.

²Cf annexe 3.

vers une unité de connaissance dont la nature est « impliquée » aux phénomènes sensibles. Une méthode qui fut souvent énoncée est la médiation, qui tente d'accéder à cet ordre impliqué, que la raison nomme « néant », faute de qualificatif plus adéquat.¹

Du côté de l'Amérique, le physicien David Peat nous offre une synthèse des recherches opérées en physiques avec la perspective jungienne et ses continuateurs. Dans *La synchronicité : le pont entre l'esprit et la matière*, Peat tente de concilier la saveur de l'expérience humaine avec la rigueur scientifique² Un constat est énoncé dès le départ : les physiciens sont face à un indéterminisme fondamental.³ Partant de cet indéterminisme, il propose de nommer « Intelligence Objective » un ordre sous-jacent qui organise et provoque les multiples phénomènes visibles. Il va notamment s'aider pour soutenir son argument des travaux mathématiques qui mettent en valeur la présence de systèmes auto-organisés provoquant – spontanément – l'émergence de nouvelles propriétés à l'intérieur même du système.⁴ Ces systèmes sont appelés « complexes » car tous les éléments du système sont en interaction les uns avec les autres. L'état de complexité se révèle par la biologie où les cellules sont en constante interaction les unes aux autres. Cet état se rapproche le plus de ce que les biologistes voient comme étant la vie même, un ordre impliqué qui assemble les éléments en systèmes harmoniques et forme des *propriétés émergentes*. Cet état de complexité se comprend en postulant une loi de la totalité :

« Cette nouvelle forme de dynamique révèle que tout mouvement et tout changement viennent d'une « loi de la totalité », et que les modèles et les événements de la nature sont l'expression d'une unité de forme sous-jacente. »⁵

Cette loi de la totalité a produit le système le plus complexe qui soit : l'être humain. Selon Peat, l'évolution des espèces (phylogénèse), de même que l'évolution de l'individu (ontogénèse) s'est faite en synchronicité :

¹ Von Franz, (1970 – 1978), p. 179.

² Peat, (1987 – 1988), p. 10.

³ Idem, p. 52.

⁴ Les systèmes auto-organisés sont exposés notamment par les travaux de Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, voir notamment *La nouvelle alliance*. Paris : Gallimard ; 1986.

⁵ Peat, (1987 – 1988), p. 73.

« A partir de la perspective du corps, la coordination mutuelle des fonctions, l'organisation des flux et l'harmonisation des structures apparaissent presque comme des synchronicités. En fait, ce sont des synchronicités d'organismes vivants, car elles impliquent des coïncidences significatives : la signification réside dans le fonctionnement ordonné du corps, et la coïncidence est liée à la synchronisation précise des événements se produisant dans les différentes parties du corps. »¹

L'ordre sous-jacent à l'œuvre dans les propriétés émergentes est similaire à l'*ordre impliqué* de David Bohm. Peat a tenté d'en décrire les propriétés.

« Ce pouvoir générateur ne peut se trouver ni dans le monde mental ni dans le monde matériel seul, mais devrait en fait avoir sa place dans un plan, encore inexploré, qui se tient au-delà des distinctions de l'un et de l'autre. (...) Pour l'instant, on s'y référera comme à une « intelligence objective » ».²

Dans la perspective de Peat comme celle de David Bohm l'existence d'un ordre transcendant l'homme possède la caractéristique « finaliste » d'organiser la matière selon des structures harmonieuses. Peat nous donne également quelques exemples de synchronicité afin d'exemplifier la façon dont les événements tendent à se réunir grâce à une certaine loi de la totalité harmonieuse.³ Mais l'intégration de la « conscience » dans l'univers ne signifie pas pour autant la totale liberté pour l'homme d'interpréter les phénomènes à sa guise. Voyons maintenant les modes d'interprétation qui nous permettent de dégager une *constellation* de significations.

¹ Peat, (1987 – 1988), p. 80.

² Idem, p. 111.

³ Cf. annexe 4.

2.2 *Le nouvel esprit scientifique : La sainte –chronicité.*¹

J'ai tenté de montrer dans le premier chapitre de cette deuxième partie à quel point la révolution quantique a provoqué un véritable changement de paradigme, remettant en question le principe classique de causalité. La synchronicité paraît être la notion clé qui ouvre la porte au nouveau paradigme. La plupart des arguments présentés sont étayés par des observations provenant des sciences de la nature.

Il existe d'autres sources qui nous mettent sur la voie de la synchronicité. La mythologie ainsi que l'étude des symboles montrent une fois de plus de quelle manière l'inconscient est la face cachée des phénomènes visibles.² De même, les symboles sont les outils les mieux à même de décrire pleinement la réalité, incluant ses deux aspects. La synchronicité se produit lorsque des archétypes parvenus à la conscience se réalisent dans la matière (ce que Jung nomme la transgressivité). Les symboles sont les médiateurs entre les archétypes insaisissables et les productions observables de la conscience. Cette façon de voir n'est possible qu'en postulant un arrière-plan transcendant l'homme, dans lequel les opposés sont réunis. Parvenus au plan de l'*unus mundus*, cette réalité potentielle créatrice des multiples phénomènes, s'ordonne, selon Jung, grâce aux nombres considérés selon leur aspect qualitatif.

« Ce qui se passe entre la lumière et les ténèbres, ce qui unit les opposés, participe à la fois de l'un et de l'autre et peut être jugé à partir de chacun des deux points de vue, sans que cela apporte grand-chose : tout ce que l'on parvient à faire par là, c'est rétablir l'opposition. Seul le symbole peut être ici de quelque secours, lui qui, du fait de sa nature paradoxale, représente le tertium qui n'existe pas – si l'on en croit la logique – mais qui, considéré du point de vue de la réalité, est la vérité vivante. »³

Poursuivons notre étude à l'aide de trois auteurs qui développent la pensée de Jung, à savoir Michel Cazenave, Marie-Louise Von Franz ainsi que Gilbert Durand.

¹ Jeu de mots d'Etienne Perrot dans la préface de Von Franz, (1970 – 1978), p. 19.

² Voir Jung, (1961 – 2003), p. 355.

³ Jung, (1952 – 1988), p. 213.

Michel Cazenave possède plusieurs cordes à son arc : il est poète, écrivain, philosophe, il co-organisa le colloque de Cordoue et dès 1984, prend une part active à la diffusion de la psychologie jungienne dans la francophonie en prenant la direction des œuvres complètes de C.G. Jung aux éditions Albin Michel. Il poursuit l'étude de la synchronicité en collaborant avec des médecins mais également des biologistes et des neurologues. Toutefois, nous ressentons dans ses poèmes la philosophie romantique de la nature. D'entrée de jeu, il est clair pour lui que l'explication de la synchronicité requiert l'établissement d'un nouveau paradigme.¹ Ses ouvrages collectifs sont une tentative de faire connaître au public le nouvel esprit scientifique qui se profile à l'horizon du XXI^e siècle : l'analyse stérile des phénomènes ne suffit plus. L'homme, malgré ses efforts de neutralité, s'implique inconsciemment dans les productions scientifiques.

Quant à Marie-Louise Von Franz, elle se tourne plutôt du côté de l'alchimie et de l'étude des nombres d'un point de vue qualitatif pour soutenir l'argument de synchronicité. On remarque chez elle un retour vers les philosophies du passé (platonisme, néo-platonisme, pythagorisme) en démontrant que ces pensées sont loin d'être désuètes et qu'elles constituent une *Weltanschauung* dont la philosophie de la nature fut le relais.

Enfin, Gilbert Durand explore subtilement les productions de l'imaginaire. Il est important de préciser que Durand se consacre exclusivement à l'étude des archétypes d'un point de vue anthropologique. D'une certaine manière, la force des écrits de Durand réside dans le fait qu'il contribue à ce que les sciences humaines prennent leur indépendance par rapport aux sciences de la nature.

Attardons nous un instant sur l'aspect qualitatif du nombre. Cet aspect est difficilement imaginable pour l'homme occidental qui ne voit dans les nombres qu'un outil servant à compter et à quantifier des grandeurs. Dans *Nombres et Temps*, M.-L. Von Franz s'efforce de rendre intelligible les propriétés qualitatives des nombres. Pour cela, elle s'appuie notamment de la pensée chinoise.² Notons simplement concernant la pensée chinoise que le Tao, origine et sens de tous les phénomènes, s'entend comme unité et que la réalisation des phénomènes débute à partir de la dualité, exprimée par le Yin et le Yang. Ainsi, cette dualité rend compte de la *qualité* d'un

¹ Cazenave et al., (1984 – 1995), p. 8.

² Voir pour cela Von Franz, (1970 – 1978), pp. 92-96.

évènement. En jetant les tiges d'achillée ou les pièces de monnaie, on obtient des résultats binaires, (Yin ou Yang) formant un hexagramme. De cet hexagramme, la qualité d'un évènement est alors Yin (c'est-à-dire réceptif, passif, nocturne, féminin) ou Yang (masculin, actif, diurne, initiateur). Ces qualités Yin et Yang se rapprochent des deux régimes proposés par Gilbert Durand. Il est important de se rappeler également que la pensée chinoise comprend le nombre comme mouvement et rythme, ce qui implique que tout se transforme dans un mouvement perpétuel. Le déroulement des événements, non pas linéaires comme nous le pensons en occident, mais cyclique, nous permet de mieux comprendre l'aspect qualitatif des nombres :

« Les nombres doivent alors être entendus comme des modèles psychophysiques spécifiques de mouvement à propos desquels on peut formuler les propositions suivantes : Le un comprend des totalités, le deux divise, répète et engendre des symétries, le trois centre les symétries et constitue le point de départ de déroulements linéaires, le quatre stabilise en revenant au un, et rend visibles les totalités individuelles en traçant des limites etc. Ce qui est ici tout d'abord en cause, c'est le principe suivant lequel le nombre conçu qualitativement doit être considéré comme un principe d'activité psychique préconscient qui veut que chaque nombre soit compris comme une activité déterminée rayonnant à la manière d'un champ de forces. Vus ainsi, les nombres signifieraient les différentes configurations rythmiques du continuum unitaire. »¹

Considéré sous cet angle, le nombre organise le chaos apparent des phénomènes, il ordonne à la fois la psyché et la matière.² Si la physique est capable de décrire l'univers à l'aide de formules mathématiques, l'apport de la psychologie des profondeurs est de montrer que l'origine de notre pensée et de nos actes, immergés dans notre inconscient, se trouve sous forme de nombres. Ils s'y trouvent à la fois dans notre psyché et dans la matière. Comme le dit Jung, les nombres furent à la fois *découverts* et *inventés*.³ On peut le comprendre si l'on postule que le nombre appartient à la fois au domaine subjectif de l'individu et au domaine objectif indépendamment de notre volonté. En quelque sorte, l'universalité de la valeur du

¹ Von Franz, (1970 – 1978), pp. 90-91.

² Idem, p. 173.

³ Jung, (1952 – 1988), p. 285.

nombre ôte le caractère subjectif de la synchronicité. En effet, la plus simple et évidente critique que l'on puisse faire quant à la validité de l'hypothèse de synchronicité est que son interprétation reste dans le domaine subjectif. Chacun son interprétation selon son parcours de vie et son opinion provoque les dérives de l'imagination qui s'emballent.¹ Au contraire, si le nombre participe à la fois au domaine subjectif et objectif, la signification imputée à tel événement semble se trouver à la fois dans ces deux domaines.

« Les faits intérieurs et extérieurs se comportent alors comme si leur connexion de sens était connue d'une certaine manière, mais non toutefois de notre conscient personnel. En d'autres termes, il se manifeste dans les phénomènes de synchronicité un « sens » qui paraît être indépendant de la conscience et transcendant par rapport à elle. »²

C'est la raison pour laquelle les nombres sont si importants dans l'étude de la synchronicité. Grâce au pont qu'ils établissent entre la psyché et la matière, la synchronicité dépasse le sentiment personnel pour accéder à une signification universelle.

Comme les nombres participent autant au domaine psychique qu'au domaine matériel, la synchronicité trouve sa validation également si l'on postule un ordre a-causal, un arrangement sans cause, ainsi que nous l'avons vu avec l'ordre impliqué de David Bohm. Selon ce point de vue, il existe donc deux manifestations des phénomènes : d'une part une manifestation a-causale, ainsi que le montre les expériences en physique quantique et d'autre part, les manifestations sensibles régies par les lois de la causalité.

« En d'autres termes, l'univers se concevrait sur un plan acausal en étant partout et toujours comme présent à lui-même, cependant qu'il se concevrait comme causal en tant qu'il se manifeste et crée le continuum spatio-temporel dans lequel il se déplie. Système quantique infini d'une part, univers einsteinien de l'autre ; il n'y a pas là, sur le plan des idées, de contradiction, mais la complémentarité de deux approches différentes,

¹ Associer une infraction quelconque à l'échec d'un examen : c'est cela la dérive de l'imagination nourrie au sentiment de culpabilité.

² Von Franz, (1970 – 1978), p. 203.

selon le point d'attaque qui a été choisi au départ. »¹

De même que l'on peut à juste titre postuler la coexistence de deux ordres de phénomènes comme le soutient Cazenave, il est nécessaire d'opérer une distinction entre le principe de synchronicité et les phénomènes synchronistiques.² Le principe de synchronicité ne se comprend qu'à la condition de postuler un ordre sans cause. Les arguments que j'ai présenté tout au long de ce travail furent une tentative de description de cet ordre sans cause : Le Tao, l'*unus mundus*, l'ordre impliqué, et l'infrapsychisme sont tout autant de termes qui cernent à leur manière la nature d'un monde antérieur à la matière, opérant le mariage des opposés. Le principe de synchronicité y a sa place. Par contre, les phénomènes synchronistiques sont des irrptions sporadiques dans le monde causal. Ces phénomènes ne se prêtent donc pas à l'expérimentation scientifique, du moins pas à l'aide des outils statistiques et sont donc considérés comme parapsychologiques car ils sortent du paradigme causal et qu'ils se produisent, comme nous l'avons vu, lorsque une constellation d'archétypes est activée.

Hormis les nombres, Von Franz accorde une place importante à l'activité créatrice de l'être humain comme facteur d'apparition de phénomènes synchronistiques. Les expressions inconscientes des artistes sont souvent porteuses d'images archétypiques qui se réalisent sur la toile ou sur le papier. Nous en verrons un exemple plus loin avec Michel Cazenave, l'étude de la synchronicité nous amène également sur le champ de la littérature et de la poésie. Alors que le principe de synchronicité découle d'un ordre sans cause quasiment imperceptible si ce n'est par l'expérience mystique ou la méditation, les phénomènes synchronistiques sont des *actes de créations* dont les artistes sont les médiums.

« Il semble en effet que des phénomènes parapsychologiques se produisent à une fréquence particulièrement grande dans l'entourage d'individus qui sont pressés par l'inconscient d'accomplir un progrès de la conscience, par exemple chez les adolescents qui doivent effectuer le « saut » vers l'âge adulte, ou chez des personnalités créatrices qui ont à

¹ Cazenave et al., (1984 – 1995), p. 60.

² Von Franz, (1988 – 2002), p. 174.

*accomplir une nouvelle réalisation voulue par l'inconscient, ainsi que chez tous les humains placés dans un lourd conflit qui ne pourrait être surmonté que par un élargissement de la conscience. Cela veut dire que chaque fois qu'une intention créatrice existe dans l'inconscient, il faut s'attendre à des phénomènes synchronistiques qualifiés par Jung d'« actes de création »*¹

Si la condition *sine qua non* de la compréhension de l'hypothèse de synchronicité réside dans l'adjonction du facteur sens, il est temps pour nous d'aborder la difficile problématique de la *signification* et de l'*interprétation*. Il n'existe pas de règles formelles qui établissent la signification de tel phénomène, ce qui rend la problématique tortueuse, comme en témoigne cette phrase tirée de l'Encyclopædia Universalis :

*« Ainsi se trouve posée la question de savoir si l'interprétation porte sur des signes ou si, plutôt, tout signe n'est pas déjà l'énoncé d'une interprétation. Dans ce cas, on peut déjà se demander si interpréter n'est pas toujours interpréter une interprétation. »*²

Tout dépend, en effet, du contexte. Dans les temples d'incubation, on venait y rêver et on demandait au prêtre la signification de pratiquer l'oniromancie. L'orage, les tremblements de terre, une mauvaise chasse, une mauvaise récolte, un accident, tous ces événements font l'objet d'interprétations qui dépassent le simple phénomène perceptible. Du sens commun au scientifique, le désir de déchiffrer au-delà des apparences est propre au contexte social, politique et religieux d'une culture. La portée de l'hypothèse de synchronicité va transcender ces cultures. Nous savons déjà que la civilisation chinoise se reconnaît dans cette hypothèse, dotant tout événement de sens dicté par le Tao. Quelques études anthropologiques montrent que les Huichols, peuple d'Amérique latine accèdent à une harmonie avec la nature à l'aide de plantes psychotropes.³ L'exemple des indiens Naskapi donné par Peat va également dans ce sens.⁴ Il semble bien que la synchronicité, plutôt que d'être le point d'aboutissement

¹ Von Franz, (1970 – 1978), p. 231.

² Encyclopædia Universalis; 1968, Vol. IX, p. 31.

³ Voir l'étude de Ilario Rossi : *Nierika, la ligne silencieuse : plantes psychotropes et culture : le peyotl et les Huicholes*, Neuchâtel ; 1986.

⁴ Voir Peat, (1987 – 1988), pp. 149 – 164.

d'une réflexion, en est le point de départ.

L'herméneutique, ou *Art d'interpréter* reconnaît un sens caché dans toutes les productions culturelles. Il revient à Dilthey le mérite d'avoir distingué les sciences de la nature (qui expliquent, grâce à la relation causale) des sciences de l'esprit (qui comprennent, c'est-à-dire « prendre avec »). A ces dernières est demandé de révéler le sens caché d'un acte humain. Cependant, nous avons vu que même les sciences de la nature sont contraintes d'avoir recours à l'interprétation, sans cela elles butteraient sur des problèmes insolubles. La portée de la synchronicité déploie ici ses possibilités : de même que les formules mathématiques ont leur origine dans l'Idée de Nombre, la synchronicité est la pointe de l'iceberg dont la partie immergée est la constellation d'archétypes. Dans la tradition psychanalytique, l'interprétation des rêves revêt une importance capitale : il s'agit pour l'analyste de rendre conscient des processus refoulés, inconscients. Ainsi la question principale est : existe-t-il un sens caché dans la Nature, étant établi que les archétypes – structures commune au psychisme de l'humanité dont l'origine est divine – sont naturels ? Marie-Louise Von Franz est catégorique :

« Cela ne signifie pas pour autant que c'est l'homme qui crée le sens ; il le réalise seulement en le rendant conscient ; mais le sens existe déjà, caché dans la nature et indépendamment de notre perception consciente. »¹

Comment rendre intelligible ce « sens caché dans la nature ? » Nous pouvons le saisir indirectement, à l'aide des constellations d'images à l'œuvre dans les productions archétypiques.

D'une renommée internationale, Gilbert Durand a parfaitement assimilé et développé les réflexions que nous avons vues jusqu'ici. Disciple et continuateur de Jung, il participa aux réunions d'Eranos et a donné naissance en 1966 au « Centre de recherche sur l'imaginaire (CRI) », encore actif actuellement.

¹Von Franz, (1988 – 2002), p. 272. Voir aussi Von Franz, (1970 – 1978), p. 203.

Se tournant vers l'anthropologie, Durand utilise la méthode de convergence afin de repérer « *de vastes constellations d'images, constellations à peu près constantes et qui semblent structurées par un certain isomorphisme des symboles convergents.* »¹

Il propose, à l'aide de la méthode de convergence, de classer le symbolisme en deux catégories distinctes.

D'une part le *Régime diurne* qui tend vers une ascension dont les symboles principaux sont la dominante posturale, (c'est-à-dire les gestes qui séparent et purifient à l'aide d'un outil : le glaive et la flèche par exemple) la technologie des armes, la sociologie du souverain mage et guerrier, les rituels de l'élévation et de la purification.

D'autre part le *Régime nocturne* qui tend vers une descente dans le monde du rêve. Dans ce cas, les symboles principaux sont la dominante digestive avec les techniques du contenant et de l'habitat, les valeurs alimentaires et les dominantes cycliques avec les techniques du cycle (notamment les rituels), du calendrier et les drames.² Les multiples thèmes qui constituent ces deux régimes sont, selon les termes de Gilbert Durand, isomorphes. Autrement dit, ils possèdent la même forme. A l'intérieur du même régime, ils constellent donc vers une même signification.

Prenons quelques termes provenant du régime diurne qui nous mettrons sur la voie de la synchronicité. Dans ce régime nous trouvons une série de mots comme la montagne, l'oiseau, l'esprit, la subtilité, le père, le roi, la tête, la conquête, la virilité. Quels liens possèdent-ils en commun ? Celui de porter vers le haut, d'amener à la lumière, de se séparer de la matière, due à une volonté de conquête et de purification, dont la flèche pointée au ciel en est un des symboles. Ces termes sont liés par synchronicité car ils possèdent la même signification, celle de l'ascension. Après sa crucifixion, Jésus est *monté au ciel*. Par la suite, l'Esprit Saint n'est-il pas apparu sous forme de *flamme*, sur la *tête* des apôtres ? Dieu est apparu à Moïse sous la forme d'un buisson *ardent*, au *sommet* du *mont* Sinaï. La *colombe* est le symbole de la paix. Rien, dans l'écriture biblique, ne laisse place au hasard, tout est expression symbolique.

¹ Durand, (1969 – 1984), p. 40.

²Idem, p. 59.

Pour notre travail, c'est en substance ce qu'il faut retenir de l'approche de Gilbert Durand : une constellation d'images en apparence disparates forment un isomorphisme de symboles qui permettent, avec un peu d'exercice, de réaliser dans quelle direction partent nos pensées, vers le haut ou vers le bas. C'est ainsi que l'on peut également comprendre la synchronicité.

Scruter les événements dans l'attente de voir apparaître un miracle est une attitude naïve. Prêtons simplement l'oreille à notre propre façon de parler et tentons d'y établir des champs lexicaux. Prêtons également une attention aux objets qui nous entourent et aux personnes qui nous sont familières. Sommes-nous en contact avec des objets tranchants, lumineux, solides, entourés d'hommes et de rationalité ? A l'inverse, sommes nous entourés d'objets creux, réceptifs, en contact avec des femmes et sensibles aux émotions ? Afin d'illustrer mon propos, prenons un autre exemple tiré de la littérature. J'ai mis en annexe¹ un poème de Michel Cazenave et je laisse au lecteur le soin de deviner, par analyse de contenu, dans quel régime se situe Cazenave. Inconsciemment ou non, les poètes, *sensibles*, n'ont-ils pas si souvent fait d'odes à la *nuit* et aux *femmes* voyant en elles les êtres les plus attachants mais aussi les plus mystérieux ?

La synchronicité – ou sympathie de toutes choses – tend à rassembler les faits et les pensées dans une constellation de significations. Non pas d'une façon logique, ni empirique, ni même tangible, mais symbolique, dont la mythologie en a retracé les correspondances.

Gilbert Durand a utilisé les données des sciences humaines afin de soutenir son argumentation. Ainsi que nous l'avons vu, les archétypes transcendent la notion d'espace et de temps. A l'instar du Moi conscient et lié par la matière, le Soi est une dimension de la personnalité qui dépasse les frontières de notre corps. Cette perméabilité, conjuguée avec les découvertes de la physique a inspiré Basrab Nicolescu à élaborer un système de pensée qui transcende les disciplines scientifiques, un peu comme le Soi transcende l'espace-temps.

¹ Cf. annexe 5.

2.3 La transdisciplinarité et la psychologie transpersonnelle.

L'approche transdisciplinaire est pertinente dans le sens où elle tente une approche scientifique, culturelle, spirituelle et sociale de nos connaissances scientifiques. Cette approche entretient également des liens très étroits avec la psychologie transpersonnelle que nous verrons à la fin de ce travail.

Dans son manifeste¹ sur la transdisciplinarité, Basarab Nicolescu commence par dresser un constat alarmant sur l'état des sciences du XX^e siècle, notamment la mort de la Nature. Pour l'auteur, la mort de la nature pourrait provoquer également la mort de l'homme lui-même. Détaché de la nature comme le soutient le postulat réductionniste, l'homme lâche prise avec lui-même, ne sachant plus mettre un sens à la fois aux découvertes scientifiques qu'il observe mais aussi à sa vie. A cela il propose une nouvelle méthodologie des sciences basées sur une perception et une conception nouvelle de la réalité, compte tenu des dernières découvertes, notamment celles de la physique quantique.

En ce qui concerne notre sujet, Nicolescu peut nous éclairer dans l'étude de la synchronicité grâce à la position de l'homme par rapport à la nature. Nous avons vu que Jung, afin de pouvoir déceler les synchronicités qui nous entourent, soutient un « Sosein », une « manière d'être » en harmonie avec la nature. La perméabilité du Moi, due à la profonde et intime relation de l'homme à une nature *vivante*, est la condition pour déceler les synchronicités. De plus, les contradictions soulevées par la physique quantique peuvent s'éliminer à condition de postuler différents niveaux de réalité. Le monde microphysique possède des lois qui n'appartiennent pas à notre monde perceptible. Ce sont là différents niveaux de perception qu'il est possible de lier entre eux grâce à l'intervention d'un tiers *inclus*.²

¹ Ed. du Rocher, 2006. Nicolescu dirige lui-même la collection « Transdisciplinarité ».

² Pourrions-nous mettre en rapport le principe du tiers-inclus avec le *tertium comparationis* mentionné par Jung, c'est-à-dire le point commun qui relie matière et psyché ? Par ailleurs, l'ajout du tiers-inclus comme principe logique est constitutif des caractéristiques de l'ésotérisme, comme le souligne Antoine Faivre (1992-1993), p.15 : « *Les principes de non-contradiction et de tiers-exclu, de linéarité causale, s'y trouvent supplantés par ceux de tiers inclus et de synchronicité.* » Faivre ajoute (*idem*, p.106) que Nicolescu fait partie du courant contemporain cherchant à établir la synthèse entre gnose et science.

Au vu de ces constatations, Nicolescu propose trois aspects majeurs de la Nature. Nous verrons l'influence de Jung dans ses propos, ou du moins la volonté de concilier les attitudes vitalistes du passé avec les attitudes actuelles.

- 1) *La Nature objective*, reliée aux propriétés naturelles de l'Objet transdisciplinaire ; la Nature objective est soumise à une *objectivité subjective*. Cette objectivité est subjective dans la mesure où les niveaux de Réalité sont reliés aux niveaux de perception. L'accent est néanmoins mis sur l'objectivité, dans la mesure où la méthodologie est celle de la science.
- 2) *La Nature subjective*, reliée aux propriétés naturelles du Sujet transdisciplinaire. Cette subjectivité est objective dans la mesure où les niveaux de perception sont reliés aux niveaux de Réalité. L'accent est néanmoins mis sur la subjectivité, dans la mesure où la méthodologie est celle de la science ancienne de l'être, qui traverse toutes les traditions et les religions du monde.
- 3) *La trans-Nature*, reliée à la communauté de nature entre l'Objet transdisciplinaire et le Sujet transdisciplinaire. La trans-Nature concerne le domaine du sacré. Elle ne peut pas être abordée sans la considération simultanée des deux autres aspects de la Nature.

Enfin, il ajoute :

« La Nature transdisciplinaire a une structure ternaire (Nature objective, Nature subjective, trans-Nature), qui définit la Nature vivante. Cette Nature est vivante car la vie y est présente dans tous ses degrés et son étude demande l'intégration d'une expérience vécue. »¹

Ainsi, la reconnaissance de différents niveaux de réalité, chaque niveau étant régi par ses propres lois, ouvre la porte à la validation des phénomènes synchronistiques. Le monde macrophysique, perceptible par nos sens, est régi par les lois causales. Le monde microphysique, celui de la physique quantique, est régi par des lois a-causales. Enfin, le monde psychique, est régi par les lois symboliques. De plus en plus, on assiste à un effort de synthèse entre les résultats proposés par les différentes sciences. Il semble que le rejet pur et simple de quelques propositions « irrationnelles » tend à

¹Nicolescu, (1996), pp. 95-96.

s'éclipser au profit d'un effort de compréhension. Les expériences de Rhine, les observations des états cérébraux des mystiques, les lois de l'esprit, reliés analogiquement aux lois de la matière sont tous des exemples qui nous forcent à accepter l'élaboration d'un nouveau discours scientifique.

Mais l'apport de Basarab Nicolescu ne se restreint pas à une conception de la nature déterminée par des niveaux d'organisation. Ainsi que l'avait tenté Jung, la dimension du sacré prend également sa place dans le *manifeste*. Sans vouloir instaurer une nouvelle vision du sacré et un nouveau dogme, Nicolescu tente ici la réconciliation des divers mouvements religieux afin de toucher à ce qu'il y a de plus profond en l'homme : sa valeur personnelle, source de créativité. A nouveau, il n'est pas question ici de construire une nouvelle religion, mais de reconnaître une *trans-religiosité* dont chaque culture porte en elle sa spécificité et sa valeur propre. Le sacré devient alors, avec l'attitude transdisciplinaire, « *l'espace d'unité entre le temps et le non-temps, le causal et l'a-causal.* »¹

Si le manifeste de la transdisciplinarité accorde une grande place à l'élaboration d'une nouvelle optique scientifique, on trouvera par contre peu de descriptions sur la réalisation intérieure de l'homme. Nous trouvons cette démarche dans la psychologie transpersonnelle.

Nous voici bientôt parvenus au terme de ce travail. Une dernière approche utilisant la synchronicité dans son discours est la psychologie transpersonnelle. Nous allons nous y attarder.

S'inspirant de la pensée de Jung, la psychologie transpersonnelle est la « quatrième force » des écoles de psychologie (à côté de l'école psychanalytique, l'école behavioriste et l'école humaniste). Tirant la substantifique moelle de ces trois forces, elle ajoute la dimension spirituelle dans l'approche thérapeutique. Sa tâche consiste à intégrer les données des écoles de psychologies occidentales avec les traditions mystiques orientales.

¹ Nicolescu, (1996), p 187.

Après avoir effectué des recherches sur les substances psychédéliques en Tchécoslovaquie, Stanislav Grof parti pour les Etats-Unis où le cercle des personnes intéressées par les états modifiés de consciences induits par des substances psychotropes s'élargit. Avec l'aide de quelques professionnels, Abraham Maslow entre autres, Grof lança le *Journal of Transpersonal Psychology* et créa l'*Association for Transpersonal Psychology*. Il fonda également en 1978 l'*International Transpersonal Association* (ITA).

Grof insiste sur la nouvelle approche holonomique ou holographique. Sans rentrer dans les détails, cette approche, élaborée notamment à la suite de recherches menées sur des sujets sous l'influence de psychotropes, considère que la conscience « personnelle » a la possibilité de transcender l'espace et le temps.¹ Afin d'imager l'approche holonomique, Grof se base sur les monades du philosophe Leibniz : « *L'intégralité de la connaissance concernant l'univers entier peut être déduite de l'information liée à une seule monade.* »² Cette approche accorde également une large importance aux expériences transpersonnelles :

« Les expériences transpersonnelles présentent certaines caractéristiques étranges qui ébranlent les postulats les plus fondamentaux de la science matérialiste et de la vision mécaniste du monde. Il est impossible de les interpréter comme des phénomènes intrapsychiques au sens conventionnel du terme, bien qu'elles se manifestent au cours de l'auto-exploration individuelle en profondeur. Elles forment d'une part un continuum empirique d'expériences biographiques et périnatales ; d'autre part, elles puisent souvent à des sources d'information qui dépassent les limites habituelles de l'identité de l'individu, et ce sans le support des organes sensoriels. Elles impliquent l'identification totale avec la conscience d'autres êtres humains et avec celle de membres d'autres espèces, l'expérience de domaines microscopiques ou astronomiques inaccessibles aux sens, ainsi que celles de l'histoire ou de la préhistoire, de l'avenir, de lieux lointains, ou d'autres dimensions d'existence. »³

¹ Grof, (1984), p. 18.

² Idem, p. 35.

³ Idem, p. 67.

L'intérêt de la psychologie transpersonnelle pour ce travail réside en deux points. D'une part, cette approche tente de confirmer l'hypothèse que le moi personnel et subjectif ne possède pas de barrière imperméable au monde. Comme nous l'avons vu dans l'exemple précédent, la conscience pourrait avoir la capacité à s'identifier à n'importe quelle substance de l'univers, de la molécule aux galaxies, cela par l'absorption de substances psychotropes. D'autre part, l'intérêt et la particularité de cette approche intègre *ipso facto* la synchronicité. C'est en effet dans l'expérience transpersonnelle que des phénomènes synchronistiques apparaissent. Des circonstances dangereuses s'accumuleraient lorsqu'un sujet approche de l'expérience de la mort ou lors d'une séance de LSD. A l'inverse, les événements extérieurs reviennent à la normale lorsque le processus est terminé.¹ Fort heureusement, l'usage de psychotropes n'est pas nécessaire pour être en contact avec des événements synchronistiques. Les passages critiques de l'existence actualisent les contenus archétypaux, permettant ainsi d'accéder à un niveau de conscience inaccessible auparavant. Par exemple, Frédéric Hurteau, directeur –fondateur du Centre de psychologie transpersonnelle du Québec, relate de quelle manière il fut conduit, par synchronicités successives, à rejoindre le mouvement transpersonnel.²

De mon expérience personnelle, l'évocation à plusieurs personnes du thème de la synchronicité a provoqué deux types de réactions bien distinctes : de la fascination où il était possible de déceler la tendance anthropomorphique de la pensée, la réaction inverse fut le rejet ou la moquerie.³ J'ai moi-même tendance à douter de mes interprétations lorsque je me trouve face à un phénomène que je pourrais qualifier de synchronistique. Bien que l'on trouve en filigrane la synchronicité dans de nombreuses et très anciennes écoles de philosophies, le paradigme rationaliste est si présent dans notre culture que le doute subsiste quant à la pertinence de l'attitude que l'on peut qualifier non seulement d'animiste mais aussi – et surtout – de non-scientifique. C'est l'objet du prochain chapitre. Les arguments que nous allons découvrir sont une mise en garde contre les dérives de l'anthropomorphisme, ils doivent avoir leur place dans ce travail. J'ai avancé tout au long de ce travail la nécessité d'établir un nouveau paradigme. Pourtant, les méthodes qui constituent la science quantitatives sont loin d'être épuisées ; elles ont apporté tant de lumière sur

¹ Grof, (1984), p. 29.

² Cf. annexe 6 tiré du site <www.psychologietranspersonnelle.com>

³ Un superbe exemple se trouve décrit par Umberto Eco dans *Le Pendule de Foucault*, cf. annexe 7.

notre savoir que les preuves de leur validité ne permettent pas de les remettre totalement en question.

2.4 La synchronicité : un objet pseudo-scientifique.

J'ai soigneusement choisi mes références afin de soutenir la pertinence de l'argument de synchronicité. Il existe une telle abondance de littérature sur ce nouvel esprit scientifique que l'on pourrait croire que ce nouveau paradigme remplace purement et simplement l'esprit rationaliste qui prévaut en Occident. Les Editions du Rocher ont créé des collections consacrées à la diffusion de ce nouveau paradigme : « sciences de l'esprit », « l'esprit et la matière », « gnose » et bien évidemment la collection « transdisciplinarité » que nous verrons par la suite. Cependant, nombres de scientifiques s'érigent contre ce qu'ils nomment une « dérive spiritualiste » des sciences. Jetons un regard sur les thèses qui infirment les arguments que j'ai présentées jusqu'ici.

A juste titre, la philosophie matérialiste rejette la thèse d'une entité transcendante, origine de toute chose et participant à l'évolution des êtres car il n'est pas possible d'effectuer une démonstration empirique de l'existence d'une telle entité.

« Le matérialisme pose comme principe que les êtres et toutes choses dans le monde sont apparues par un développement autonome inscrit dans la matière elle-même, qui n'a pas besoin de se référer à une entité extérieure ou étrangère au monde. »¹

Quelles sont les raisons pour lesquelles certains penseurs qualifient le renouveau du spiritualisme de « dérive » ? D'une part la diversité des termes que nous avons vus pour définir cet ordre (*unus mundus*, infrapsychisme, ordre impliqué, intelligence

¹ Pascal Charbonnat, auteur de *Histoire des philosophies matérialistes : matérialisme, origine et commencement*. Paris : Ed. Syllepse ; 2007, coll. Matériologiques. Extrait tiré d'une interview vidéo mise en ligne sur le site <www.syllepse.net> le 5.07.07.

objective) montre en effet qu'il règne encore une grande confusion dans les idées. Si un objet ne peut être défini avec précision, comment pourrait-il faire l'objet d'une investigation empirique ? D'autre part, si nous désirons garder une attitude scientifique, l'hypothèse que nous voulons démontrer se doit d'être opérationnelle. Or ce n'est pas le cas pour l'hypothèse de synchronicité. A juste titre donc, la synchronicité est un objet pseudo-scientifique.

Une garantie de rigueur se trouve dans la philosophie de l'esprit contemporaine. Je me base ici sur le récent livre de Michael Esfeld *La philosophie de l'esprit. De la relation entre l'esprit et la nature.*¹ Il est intéressant de noter que Esfeld possède la double formation en philosophie des sciences d'une part mais également en philosophie de la théorie quantique, recherche qu'il exécuta sous la direction de Hans Primäs, que nous avons vu concernant le rapport entre la physique et la synchronicité. Nous pourrions penser que la thèse physicaliste soutient l'hypothèse de synchronicité dans le sens où, selon cette posture, il n'est pas possible de déterminer si les états mentaux sont différents des états physique.² Ainsi il n'y a pas de discontinuité dans la nature, mais une transition continue de la matière inanimée aux êtres vivants.³ Cependant, la thèse physicaliste soutient que chaque phénomène mental trouve une explication dans les lois de la physique.⁴ Les états mentaux dépendent donc des états physiques, ce qui porte la physique au statut de science fondamentale.⁵ Naïvement, le titre « relation de l'esprit à la nature » pourrait nous amener sur le champ des romantiques et de la philosophie de la nature. Il en va tout autrement dans le cadre physicaliste, considérant la matière comme inanimée.

J'ai laissé de côté un certain nombre d'auteurs qui se rapprochent de notre étude et qui font l'objet de vives critiques de la part du courant rationaliste. Par exemple, le biologiste Rupert Sheldrake postule que les cellules possèdent des champs d'informations qui se transmettent dans l'espace qu'il nomme « champs

¹ Paris : Armand Colin, 2005.

² Esfeld, (2005), p. 27.

³ Idem, p. 29.

⁴ Idem, p. 67.

⁵ Pour un exposé sur l'inclusion de l'esprit dans le monde matériel, voir également Kim, Jaegwon : *L'esprit dans un monde physique. Essai sur le problème corps-esprit et la causalité mentale* récemment paru en français aux éditions Syllepse, collection matériologiques, 2006. Il présente la thèse physicaliste similaire à celle d'Esfeld. Remarquons par ailleurs que le physicalisme de la philosophie de l'esprit à tendance à faire l'apologie de la matière plutôt que celui de l'esprit.

morphogénétiques ».¹ Il suggère donc qu'une certaine conscience globale a la capacité de transmettre des informations à la manière du paradoxe E.P.R. Il étaye son argument sur l'observation de certaines habitudes de comportement qui se transmettent de manière inexplicée. En effet, certains moutons seraient parvenus à s'échapper en se couchant sur les grilles et en se laissant glisser sur elles. Ce même comportement est apparu à d'autres endroits en Grande-Bretagne.²

Dans les approches interdisciplinaires, Jérémy Narby, dans son ouvrage *Les serpent cosmique* montre que les indiens d'Amazonie occidentale ont accès à un savoir intuitif à l'aide de plantes hallucinogènes qui leur ont permis, sans avoir recours à la technologie, de déterminer la structure de l'ADN. A l'image des champs morphogénétiques de Sheldrake et du savoir absolu de Jung, un certain savoir serait contenu dans la nature, il s'agit de le découvrir. Pourtant, une référence internet³ dénonce, dans le cas de Narby, une véritable imposture scientifique :

« Sur ses 260 pages, le livre contient pas moins de 60 pages de "notes de bas de page", 20 pages de bibliographie, 150 pages d'errances métaphysiques, 3 pages d'information scientifique, dont 2 d'approximations et d'erreurs. L'académisme est respecté... Mais pour ce qui est de la réflexion scientifique, circulez y a rien à voir ! Les pages restantes ne sont que le récit de la crise de mysticisme de son auteur, et de son adhésion enthousiaste à l' « Intelligent design » »⁴.

Enfin, on peut mentionner l'ouvrage de Fridjof Capra *Le Tao de la physique*. Comme nous l'avons vu lors du chapitre consacré au colloque de Cordoue, Capra soutient que la conscience est liée à la matière. Dans l'ouvrage précité, il soutient que la mécanique quantique confirme les enseignements traditionnels des mystiques orientaux. Ce point de vue est considéré comme une interprétation abusive des résultats de la physique quantique. La plupart des arguments avancés par Capra sont plus proches de considérations métaphysiques infondées que de rigueur scientifique.⁵

¹ Voir Peat, (1987 – 1988) p. 190.

² Idem, p. 194.

³ <www.rationalisme.org>.

⁴ Article de Rafael Terrón sur le site <rationalisme.org>. Aucune date n'est mentionnée.

⁵ Cette critique se trouve sur le site <www.charlatans.info/quantique.shtml>.

Sous la direction de Jean Dubessy, Guillaume Lecointre et Marc Silberstein, le conséquent ouvrage *Les matérialismes (et leurs détracteurs)*¹ entend apporter une clarification sur les thèses matérialistes pour ensuite analyser les différentes dérives qui jalonnent le panorama scientifique contemporain. La première partie expose en effet le point de vue matérialiste présent dans différentes sciences : en philosophie, en physique, en biologie et dans les sciences de l'homme. La thèse exposée ici rejoint le point de vue adopté par Charbonnat. Si Jung est cité à plusieurs reprises dans cet ouvrage, il ne fait pourtant pas l'objet de critiques directes. Concentrons-nous sur la dialectique entre hasard et nécessité. Il est évident que tous les partisans de l'approche vitalistes voient dans l'évolution une force mystérieuse qui organise les êtres vers une fin ultime, l'accomplissement de l'œuvre divine permettant à l'homme de se libérer de la grossière matière afin de retrouver ses sources. Cette attitude finaliste possède un synonyme : la téléonomie. Jean-Sébastien Pierre infirme ce courant de pensée de la manière suivante :

« La téléonomie est strictement réfutée par la biodiversité elle-même. Si l'on admet scientifiquement que la vie actuelle est d'origine unique (et toute réfutation de cette théorie devra expliquer l'unicité du code génétique), si l'on admet, comme les milliers de chercheurs qui travaillent tous les jours sur cette hypothèse, la parenté de tous les êtres vivants et la possibilité de reconstituer leurs relations historiques de parenté, théorie partagée et validée de manière croisée par l'anatomie comparée et la phylogénie moléculaire, alors on est bien obligé d'admettre que l'Homme représente une espèce et une seule parmi cinq à quarante millions d'autres, selon les fourchettes d'estimation actuelles. S'il y a un but au processus, si la téléonomie existe, elle s'est « plantée » entre cinq et quarante million de fois, ce qui fait beaucoup pour un processus nécessaire et déterministe (téléologie, hypothèse scientifique dépassée) et infiniment trop pour une histoire guidée par un mystérieux but ultime (théorie idéaliste, voire spiritualiste). »²

¹ Paris : Ed. Syllepse, 2004.

² Pierre, in Dubessy et al., (2004), p. 628.

Il semble donc que la perspective d'un but transcendant le devenir humain soit mis à mal par l'accumulation des recherches actuelles. Notons par ailleurs la remarque pertinente de Pierre concernant la confusion entre but et trajectoire. Prenons le cas d'un obus en vol. A t'il un but ? Non. Il a une trajectoire.³ Sous l'impulsion d'une force titanesque que représente le Big-Bang, le devenir suit dès lors une trajectoire et non un but déterminé. Il demeure donc un indéterminisme fondamental et incompressible. C'est également la thèse avancée par Jan Lacki.

Poursuivant dans la perspective interdisciplinaire, mon entretien¹ avec Jan Lacki, maître d'enseignement et de recherche à l'Ecole de physique de l'université de Genève, nous fourni quelques réflexions qui nous mettent également en garde contre les dérives spiritualistes. Trois points principaux sont à relever :

Le premier point concerne la relation de l'observateur avec l'objet. Dans les réflexions exposées lors du colloque de Cordoue, ce lien est tel qu'il abouti à une participation transcendante de l'homme avec l'univers. Prudemment, Lacki n'émet pas de conclusions si audacieuses. S'il existe bel et bien un lien entre le sujet et son objet de recherche, ce lien est *intentionnel* dans le sens où le physicien provoque la nature par les expériences qu'il entreprend et enregistre *en fonction de son hypothèse* les réponses données par les instruments de mesure. Nous devons donc faire acte de prudence envers cette idée de participation symbiotique avec le système observé. Les résultats de la physique actuelle ne permettent pas de conclure que les nombres sont les archétypes des formules mathématiques et qu'ils permettent de réunir le monde sensible avec le monde inconscient, ce que pressentait Wolfgang Pauli.

Venons en maintenant à la question du hasard. Il semble qu'il subsiste un certain indéterminisme lors de l'observation des phénomènes. La tâche de la physique est précisément de réduire cette part d'indéterminisme. Dans l'état actuel des recherches et des techniques utilisées, cette part d'indéterminisme paraît incompressible. Ainsi, lors de la discussion à propos du hasard, Lacki constate que *la synchronicité commence là où s'arrête la physique* ce qui nous amène au troisième point, à savoir le holisme des connaissances.

³ Pierre, in Dubessy et al., (2004), p. 626.

¹ Cf. annexe 8.

Toutes les sciences expliquent les phénomènes à l'aide de leurs outils et de leur concept. Une physique des fondements basée sur le postulat que les concepts de la physique proviennent de la structure archétypique de l'inconscient établit un pont évident entre les sciences humaines et naturelles. C'est dans cette intention qu'eut lieu le colloque de Cordoue. Cependant, les projets interdisciplinaires sont difficiles à réaliser en pratique. Des passerelles apportent une richesse indéniable mais la spécialisation des sciences est telle que les concepts peuvent difficilement glisser d'une discipline à l'autre. Ainsi le concept est pertinent car il n'explique pas tout. *Il faut jouer le jeu de sa discipline* selon les propos de Lacki. Aux sciences physiques revient l'étude des propriétés de la matière, aux sciences de l'esprit revient l'étude des phénomènes psychiques.

Enfin, une dernière remarque : j'ai évoqué durant l'entretien l'ouvrage de Fritjof Capra concernant les similitudes entre la pensée extrême orientale et les récentes découvertes de la physique quantiques. Lacki me dit avoir lu ce livre et l'a profondément influencé, lui-même étant sensible – par un heureux hasard – à la philosophie chinoise. La thèse de Capra ne rentre toutefois pas dans le cadre de son activité en tant que théoricien de la physique. A nouveau, il faut jouer le jeu de sa discipline : la physique se concentre sur des objets et utilise des méthodes dont les résultats semblent incommensurables avec les lois de la psyché.

Si nous devons synthétiser les querelles entre matérialistes et vitalistes, elles peuvent se résumer à ceci : les matérialistes – aristotéliens - soutiennent que la pensée est un épiphénomène de la matière. Autrement dit, l'évolution de la matière et sa complexification (qui a débuté avec le Big Bang) a créé la conscience. A l'inverse, les spiritualistes – platoniciens - soutiennent que l'origine de toute vie se trouve dans une entité transcendante, un principe premier que le christianisme nomme « Dieu ». Le sens de la vie d'un homme est de retrouver cette origine spirituelle par le développement de la personnalité.

Mais il est une interrogation supplémentaire qui vient corser le problème. Si le matérialisme philosophique soutient que la matière est à l'origine de la conscience, Hubert Reeves soutient exactement le même argument, se situant pourtant parmi la vague spiritualiste :

« Ce plan acausal sous-jacent à l'existence des lois de la nature pourrait aussi sous-entendre également cette mystérieuse tendance de la matière à s'organiser et à se structurer pour acquérir des propriétés nouvelles dites "propriétés émergentes". L'histoire de l'univers nous montre la lente progression qui fait passer la matière de la simplicité à la complexité toujours croissante. De l'état de quarks, on accède à l'état de nucléons, puis d'atomes , puis de molécules de plus en plus complexes, puis de cellules, puis d'organismes variés jusqu'à l'être humain. La conscience est, à notre connaissance, l'ultime propriété émergente de la matière qui s'organise. »¹

Le débat semble ne pas être dichotomique. Nous avons ci-dessus l'exemple qu'à l'intérieur du nouvel esprit scientifique, les regards divergent entre, d'une part, les penseurs qui soutiennent que la matière se complexifie par une hypothétique force immatérielle, et les penseurs qui soutiennent que de l'esprit naît la matière

Revenus les pieds sur terre, nous nous retrouvons à nouveau face à des incertitudes. La porte de sortie est probablement l'acte de foi que j'ai énoncé lors de la présentation de Jung. C'est la raison pour laquelle nous nous sommes bien vite retrouvés dans des domaines qui dépassent le discours scientifique. Peut-on dès lors soutenir que le rituel est une méthodologie scientifique, en appliquant une même méthode en vue d'obtenir les mêmes résultats ? Cette question nous amène à réfléchir sur la conciliation entre la science et la foi, probablement l'enjeu scientifique majeur des années à venir.

¹ Reeves, in Cazenave et al., (1984 – 1995) p. 18.

CONCLUSION

Avec Jung nous entrons dans un monde mystérieux mais si passionnant qu'il est difficile de s'en détacher. Les mises en garde font cependant vite leurs apparitions : la synchronicité, un objet pseudo scientifique ? Les querelles sont vives. En ce qui me concerne, je n'y prends pas part. La synchronicité *n'est pas* un objet scientifique – tout mon travail fut élaboré dans cette optique – car les moyens utilisés par la psychologie ne permettent pas de tester empiriquement une telle hypothèse, ni même d'appréhender un ordre a-causal. Sommes-nous forcés d'admettre que ce qui échappe à l'expérimentation n'existe pas ou est faux ?

J'ai personnellement trouvé chez Jung et de manière générale dans la philosophie hermétique un système de pensée qui garantit une certaine solidité. En effet, bien que ce système soit particulièrement englobant, certains dogmes sont à accepter quasi aveuglément : la nature vivante et l'existence d'un premier principe à l'origine de toutes choses pour ne citer que les principaux, on retrouve par expérience ces dogmes au prix d'intenses réflexions intérieures, un peu à l'image de l'analyse jungienne. C'est donc que si, au cours des recherches, il s'y glisse une erreur d'interprétation, elle n'est pas due aux postulats avancés par cette philosophie, mais à notre propre système de pensée. L'erreur n'est donc pas à chercher en dehors de nous, mais en nous, ce qui rend humble.

La synchronicité est une infime brèche qui m'ouvrit malgré moi les portes à toute une tradition qui est tombée dans l'oubli. Lui tourner le dos serait une grande faute. L'hypothèse de synchronicité demeure séduisante, les pistes de recherches multiples. Une piste qui semble particulièrement fructueuse est l'étude des nombres d'un point de vue qualitatif car les nombres sont véritablement les premiers ordonnateurs de l'inconscient. Ils forment à la fois notre pensée mais aussi la matière : si l'on enlève à la nature toutes ses qualités, il reste les nombres, à l'aide desquels les ingénieurs, physiciens, mathématiciens, statisticiens, architectes, musiciens ont bâti la culture.

ANNEXE 1

Quelques cas de synchronicités relatés par Jung, dans *Ma Vie*

« La « connaissance réelle » repose sur un instinct ou sur une participation mystique avec autrui. On pourrait dire que ce sont « les yeux de l'arrière-plan » qui voient, dans un acte impersonnel d'intuition.

Ce n'est que plus tard que j'ai mieux compris cela, lorsque je fus l'objet d'étranges événements, par exemple, lorsqu'un jour je racontai la vie d'un homme que je ne connaissais pas. C'était au mariage d'une amie de ma femme. J'ignorais tout de la fiancée et de sa famille. Au repas, en face de moi, était assis un monsieur d'âge moyen avec une belle barbe ; on me l'avait présenté comme avocat. Nous nous entretenions avec animation de psychologie criminelle. Pour répondre à une de ses questions précises j'imaginai l'histoire d'un cas que j'enjolivai de nombreux détails. Tandis que je parlais encore, je remarquai qu'il changeait complètement d'expression et qu'autour de la table s'installait un étrange silence. Surpris, je cessai de parler. Dieu merci, nous en étions déjà au dessert ; je me levai bientôt et me rendis dans le hall de l'hôtel. Je m'isolai dans un coin, allumai un cigare et essayai de réfléchir à la situation. A ce moment, arriva un des convives qui avait été assis à ma table ; il me fit des reproches : « Comment avez-vous pu vous permettre une telle indiscretion ? – Indiscretion ? – Mais oui, cette histoire que vous avez racontée... ! – Mais je l'ai inventée de toutes pièces ! ». A mon grand effroi, il se trouva que j'avais raconté l'histoire de mon vis-à-vis dans tous ses détails et, en outre, je découvris à cet instant que je ne pouvais plus me rappeler un mot de tout mon récit et, jusqu'à aujourd'hui, je n'ai jamais pu le retrouver. »¹

« Durant les vacances d'été un événement devait exercer sur moi une profonde influence : un jour, je travaillais assis dans mon bureau ; dans la pièce voisine, dont la porte était entrouverte, ma mère tricotait. C'était notre salle à manger, dans laquelle se trouvait la table ronde en noyer qui, provenant de la maison de ma grand-mère paternelle, était vieille de soixante-dix ans. Ma mère était assise près de la fenêtre, à peu près à un mètre de la table. Ma sœur était à l'école, la servante à l'église.

Soudain un craquement retentit comme un coup de pistolet. Je sursautai et me précipitai dans la pièce où j'avais entendu l'explosion. Ma mère, pétrifiée, était assise dans son fauteuil, son tricot lui était tombé des mains. Elle disait dans un balbutiement en regardant la table : « Qu'est-ce... Qu'est-ce qui se passe ? c'était juste auprès de moi... »

Nous vîmes ce qui s'était passé : le plateau de la table était fendu jusqu'au milieu et plus, non en une partie collée, mais en plein bois solide. Une table de solide noyer, sec depuis soixante-dix ans, en bois massif, qui éclate un jour d'été, malgré l'humidité relativement élevée de l'air, habituelle chez nous... Si encore cela avait eu lieu auprès du poêle allumé un jour d'hiver, froid et sec !... Quelle pouvait être, au nom du ciel, la raison d'une telle explosion ? Il y a d'étranges hasards, pensai-je finalement. Ma mère fit un signe de tête et dit avec la voix de son côté numéro 2 : « Oui, cela signifie quelque chose ! » Malgré moi, j'étais impressionné et contrarié de ne rien pouvoir en dire. »²

¹ Jung, (1963 – 2003), pp. 71 – 72.

² Jung, (1963 – 2003), pp. 130 – 131.

Jung raconte ici l'identification plus ou moins inconsciente qui peut s'établir entre médecin et malade :

« A cette époque je devais faire une conférence à B. Vers minuit, je revins à l'hôtel. J'avais, après la conférence, soupiré avec quelques amis et allai me coucher aussitôt. Mais longtemps le sommeil ne vint pas. Vers deux heures environ – je venais de m'endormir – je me réveillai effrayé et persuadé que quelqu'un était venu dans ma chambre ; j'avais aussi l'impression que la porte avait été ouverte précipitamment. J'allumai aussitôt, mais il n'y avait rien. Je pensais que quelqu'un s'était trompé de porte ; je regardais dans le corridor, silence de mort. « Etrange ! pensai-je. Quelqu'un pourtant est venu dans ma chambre ! » Je rappelai mes souvenirs et il me vint à l'esprit que je m'étais réveillé sous l'influence d'une douleur sourde, comme si quelque chose avait rebondi sur mon front et avait ensuite frappé la partie arrière de mon crâne. Le jour suivant je reçus un télégramme m'apprenant que ce malade s'était suicidé. Il s'était brûlé la cervelle. J'appris plus tard que la balle s'était arrêtée contre la partie arrière du crâne.

Dans cet événement il s'agissait d'un véritable phénomène de synchronicité, comme on en observe assez fréquemment en rapport avec une situation archétypique – ici, la mort. Vu la relativité du temps et de l'espace dans l'inconscient, il est possible que j'aie perçu ce qui se passait en réalité en un tout autre lieu. »¹

« Un jour je rentrais de Bollingen chez moi. C'était à l'époque de la seconde guerre mondiale. J'avais emporté un livre, mais il me fut impossible de lire car, au moment où le train se mit en marche, l'image d'un homme qui se noyait s'imposa à mon esprit ; c'était le souvenir d'un accident qui était arrivé durant mon service militaire. Pendant tout le trajet, je ne pus m'en distraire. J'étais sourdement inquiet et je me disais : « Que s'est-il passé ? Un malheur est-il arrivé ? »

A Erlenbach, je descendis du train et rentrai à la maison toujours poursuivi par ce souvenir et par mes inquiétudes. Dans le jardin je trouvai les enfants de ma seconde fille. Elle demeurait chez nous avec sa famille, après être revenue de Paris en Suisse en raison de la guerre. Tous semblaient un peu abasourdis et, lorsque je demandai : « Que se passe-t-il donc ? » ils racontèrent qu'Adrien, le plus petit, était tombé à l'eau, dans l'abri du bateau. L'eau y est déjà très profonde et comme il ne savait pas encore nager il avait failli se noyer. Son frère aîné l'avait repêché. Cela s'était passé exactement à l'instant où, dans le train, j'avais été assailli par mon souvenir. L'inconscient m'avait donc fait signe. Pourquoi ne pourrait-il pas me renseigner aussi sur d'autres choses ? »²

¹ Idem, p. 164.

² Idem, pp. 344 – 345.

ANNEXE 2

Bien que la référence soit pour le moins douteuse, « chef-d'œuvre de confusionnisme et savante entreprise commerciale » selon les propos d'Antoine Faivre¹, voici, selon Jacques Bergier et Louis Pauwels, la méthodologie utilisée par les alchimistes. Je mentionne cet exemple afin de montrer le caractère religieux (au sens de « méthodique ») de l'entreprise alchimique.

« Cette façon d'opérer en répétant indéfiniment la même manipulation peut paraître démentielle à un chimiste moderne. On a enseigné à ce dernier qu'une seule méthode expérimentale est valable : celle de Claude Bernard. Cette méthode procède par variations concomitantes. On reproduit des milliers de fois la même expérience, mais en faisant chaque fois varier l'un des facteurs : proportions de l'un des constituants, température, pression, catalyseur, etc. On note les résultats obtenus et l'on dégage quelques-unes des lois qui gouvernent le phénomène. C'est une méthode qui a fait ses preuves, mais ce n'est pas la seule. L'alchimiste répète sa manipulation sans rien faire varier, jusqu'à ce que quelque chose d'extraordinaire se produise. Il croit, au fond, en une loi naturelle assez comparable au « principe d'exclusion » formulé par le physicien Pauli, l'ami de Jung. Pour Pauli, dans un système donné (l'atome et ses molécules) il ne peut y avoir deux particules (électrons, protons, mésons) dans le même état. Tout est unique dans la nature : « Votre âme a nulle autre pareille... » C'est pour cela qu'on passe brusquement, sans intermédiaire, de l'hydrogène à l'hélium, de l'hélium au lithium, et ainsi de suite, comme l'indique, pour le physicien nucléaire, la *Table Périodique des Eléments*. »²

¹ Faivre, 1992 – 1993, p. 114.

² Bergier (J.) & Pauwels (L.) (1960). *Le matin des magiciens*. Paris : Gallimard ; 1969, p. 141.

Annexes 3

CARACTERISTIQUE DES DEUX PARADIGMES

Proposés par Willis H Harman lors du colloque de Cordoue (p.440)

Paradigme actuel des sciences physiques

Essentiellement une organisation de l'expérience sensorielle ; homologation par des observations et des expériences susceptibles d'être reproduites.

Explications réductionnistes (c'est-à-dire processus physiologiques en tant qu'interactions élémentaires physiques et chimiques).

Modèles déterministes (à la fois d'ordre causal et stochastique).

Mesurable ; quantitatif

Indifférence aux valeurs (par exemple, physique, astronomie, biochimie).

La conscience est essentiellement un épiphénomène ; toute signification lui est étrangère ou arbitraire.

Paradigme complémentaire

Inclut une expérience intuitive, noétique ; aucun consensus encore sur la manière de parvenir à une homologation généralisée.

Explications totales (c'est-à-dire processus physiologiques considérés suivant leur fonction dans la structure vitale de la totalité de l'organisme).

Modèles téléologiques (c'est-à-dire systèmes selon but proposé).

Traite en grande partie du non-quantitatif, et de comptes rendus subjectifs.

Axé sur les valeurs (par exemple, santé mentale, psychothérapie, élargissement des capacités humaines).

La conscience et ses contenus sont originels ; la signification est l'intérêt fondamental.

ANNEXE 4

Quelques exemples de synchronicités donnés par David Peat :

« Mindel raconte l'histoire d'un psychiatre qui ne savait plus à quel saint se vouer pour traiter une patiente. Qu'elles que fussent les tentatives qu'il faisait, il était incapable d'entrer en communication avec elle. Un jour, sous une tension extrême, il rêva que le mari de cette femme était en train de la tirer dans le monde de l'au-delà quand il fut réveillé par le tapotement de quelqu'un frappant à la porte de son bureau. Mais il n'y avait personne dehors. Il développa alors l'intuition que le mari de la femme était d'une manière ou d'une autre responsable de ce tapotement et, lors de l'entretien qu'ils eurent ensuite ensemble, il raconta cette mésaventure à sa patiente. A sa grande surprise, elle révéla que son mari était en fait décédé quelques semaines plus tôt.

Confronté à une tâche apparemment impossible, le thérapeute fut impliqué dans une synchronicité mêlant le bruit d'un tapotement à la porte de son bureau et le rêve d'un mari décédé. A partir de ce moment, une communication fut établie entre le docteur et sa patiente, ce qui ouvrait une possible guérison. »¹

« Une coïncidence curieuse est donnée par le cas des astronomes dans le livre de Jonathan Swift, *Les voyages de Gulliver*, qui savent que Mars possède deux lunes, et ceci bien avant que des observateurs dans le monde réel ne fussent en mesure de vérifier un tel fait. Plus alarmant est le roman de M.F. Mansfield, écrit en 1898, qui a pour sujet un paquebot fabuleux, *Titan*, le plus grand jamais construit, qui navigue sur l'Atlantique en transportant des passagers riches et célèbres. Equipé d'un nombre insuffisant de canots de sauvetage, le *Titan*, tout comme le *Titanic* dans le monde réel quelques années plus tard, heurte un iceberg et sombre dans l'océan. »²

« Dans un village quelque part en Chine, il n'y avait pas plu depuis plusieurs semaines, quand on envoya chercher un faiseur de pluie. A son arrivée, le vieil homme se rendit directement dans une maison qu'on avait mise à sa disposition, et là, il demeura sans procéder à aucune cérémonie jusqu'à ce que la pluie tombe. Lorsqu'on lui demanda comment il avait fait pour faire venir la pluie, le vieil homme expliqua que la causalité n'avait rien à y voir. En arrivant au village, le faiseur de pluie avait réalisé qu'il régnait un état de disharmonie et que, en conséquence, les processus normaux de la nature ne pouvaient pas opérer selon leur propre dessein. Le vieil homme fut lui-même affecté, aussi se retira-t-il dans sa hutte pour ramener l'ordre en lui-même. Quand son harmonie interne fut restaurée et l'équilibre rétabli, alors la pluie tomba, comme il est dans sa structure naturelle de la faire. »³

« Mais il y a aussi des phénomènes de synchronicité qui semblent n'exister qu'intérieurement, sans manifestations physiques significatives. (...) Un exemple manifeste de telles synchronicités

¹ Peat, (1987 – 1988), p. 42 – 43.

² Peat, (1987 – 1988), p. 44.

³ Idem, p. 45. Exemple rapporté par Richard Wilhelm.

sont les découvertes simultanées faites par des scientifiques qui ne sont pas en communication directe les unes avec les autres. Les scientifiques parlent souvent d'idées comme ci « elles étaient dans l'air », un peu comme si les nouveaux concepts avaient la forme de transmissions radio, qu'ils étaient complets en eux-mêmes mais attendaient qu'un récepteur compétent les capte. L'une des découvertes de ce type les plus renommées est celle de la théorie de l'évolution. Charles Darwin, suivant le conseil de son ami Sir Charles Lyell, avait commencé à rédiger sa théorie de l'évolution des nouvelles espèces :

... J'en étais presque à la moitié de mon travail, écrit-il. Mais mes plans furent bouleversés, car au début de l'été 1858, Mr. Wallace, qui se trouvait alors dans l'archipel malais, m'envoya une étude, *On the Tendency of Varieties to depart indefinitely from the Original Type*, et cette étude contenait exactement la même théorie que la mienne.

Une des théories les plus révolutionnaires de la science a ainsi été découverte simultanément par deux hommes qui travaillaient sans aucune relation l'un avec l'autre. Une autre découverte très importante, faite elle aussi de façon indépendante par Newton et Leibniz, fut celle du calcul. Mais il y a des cas de synchronicités encore plus étonnants, lorsque de tels développements parallèles de la pensée se produisent par exemple dans des champs complètement différents. Alors qu'il est possible que la théorie de l'évolution attendait simplement d'être découverte, comment expliquer les faits suivants concernant notre compréhension croissante de la nature de la lumière ? Vers le milieu du XVI^e siècle, Vermeer et d'autres peintres travaillant en Hollande se mirent à s'intéresser à la nature intérieure de la lumière, à ses effets lorsqu'elle pénètre dans une pièce par les portes, les fenêtres, et de minuscules interstices, et à ses transformations lorsqu'elle passe à travers du verre coloré. Au même moment, Isaac Newton se servait d'un prisme pour étudier la composition de la lumière, en la faisant pénétrer par un petit trou pratiqué dans le volet de sa chambre de Cambridge. Deux siècles plus tard, Turner peignait la lumière comme si elle était un vortex tourbillonnant, une puissance énergétique qui dissout les formes et peut être assimilée au mouvement déferlant du vent, de la pluie et des vagues. Quelques temps après, le physicien Maxwell allait formuler sa théorie ondulatoire des champs électromagnétiques, dans laquelle la lumière est produite par le mouvement de rotation réciproque des ondes électrique et magnétique l'une autour de l'autre. A la fin du siècle dernier, les impressionnistes traitaient la lumière comme une force pure, produisant et dissolvant les formes, et pouvant être fragmentée en atomes d'impression la composant. L'extension logique de ce travail fut le pointillisme, où toute la nature était ramenée à des points ou à des quanta de couleur. Quelques années plus tard, la même idée allait être formulée en physique par Planck et Einstein, dans la théorie quantique de la lumière et de la structure de la matière. Est-ce que de tels concepts et avancées existent sous forme repliée, symbolique, dans l'esprit inconscient ? ou bien : se laissent-ils approcher dans la nature, non directement, mais en quelque sorte d'une manière cachée, laquelle doit ensuite être déployée dans le langage, de l'art, de la littérature, de la musique ou de la science ? »¹

¹ Peat, (1987 – 1988), pp. 45 – 47.

ANNEXE 5

ISHTAR

Déploration

*Nuits glacées de la lune :
la Déesse est partie
aux labyrinthes des grottes.*

«Je verrai les génies des abîmes nocturnes
(dit la Mère),
et dans ma barque de cèdre
qui remonte
en silence au milieu des joncs blancs,
je navigue
sans un mot,
recherchant les sirènes que le Temps a reprises.

Je dérange les mousses
et les crabes moroses
de ces mondes étranges de quand l'homme
n'était pas,
et je passe
insensible
aux ténèbres épaisses,
au chaos minéral d'où je me suis éveillée»

*Tout est mort de vent froid :
il n'est plus que le sable
et les hommes qui errent
dans la nuit vacillante,*

«Mais il faut
(dit la Mère)
que je vienne là-bas : car je suis l'Antérieure,
l'Informe
et l'Innommée.»

Michel Cazenave - Chants de la déesse

ANNEXE 6

Un exemple de synchronicités successives données par Frédéric Hurteau :

« Il y a plus de vingt ans, je me suis retrouvé, suite à un gros chagrin d'amour, sur la Côte Ouest américaine, en Californie. C'est le lieu extrême du lâcher prise (le soleil se couche à l'ouest). Après deux semaines de stage au Esalen Institute (lieu de développement personnel internationalement reconnu) afin de retrouver un peu mon équilibre intérieur, je suis à faire de l'auto-stop sur une route de campagne en direction de San Francisco.

Par terre sur la route, je trouve, là pour moi, un prospectus annonçant le septième congrès de la psychologie transpersonnelle débutant le soir même (synchronicité) à 70 kilomètres d'où je suis, en direction de ma destination (synchronicité). Le contenu des conférences du congrès correspond exactement aux outils que j'ai toujours voulu utiliser comme intervenant en thérapie sans avoir le courage de la faire.

Une voiture s'arrête: le conducteur se rend à ce même congrès (synchronicité). Toutefois il a un pépin : sa femme malade ne peut y assister et il désire trouver quelqu'un pour acheter sa place (synchronicité). Pendant le congrès, je participe à un stage sur le lâcher prise (synchronicité) qui me bouleverse : sous une pluie battante, on nous fait chercher dans le sable de la plage (synchronicité: trois ans plus tard j'étudierai la technique du Jeu de Sable comme outil thérapeutique) la pierre ou le coquillage rare que l'on veut conserver et rapporter chez soi.

Après si être bien attaché, on nous invite à l'abandonner à la mer afin de faire l'expérience du lâcher prise sur nos attaches matérielles (synchronicité) et nous rendre disponible à un niveau plus élevé de conscience, faisant l'expérience de la confusion sans y résister (synchronicité).

Le lendemain je m'inscris à la formation universitaire de trois ans conduisant à la maîtrise en psychologie transpersonnelle, sans avoir ni l'argent, ni le temps pour entreprendre cette démarche. Je lâche prise, et je fais confiance. On me présente le doyen de la faculté : c'est l'animateur de l'atelier de la veille sur la plage (synchronicité).

Dans l'avion qui me ramène au Québec, une femme occupe mon siège. Nous discutons un peu afin de négocier notre territoire respectif : j'apprends qu'elle est québécoise et habite à Berkeley en Californie (synchronicité), lieu de mes futures études. Elle me propose de me trouver un endroit pour habiter (synchronicité).

De retour chez-moi, un bon copain en désarroi m'annonce sa subite séparation d'avec sa conjointe. Il doit rapidement trouver un endroit pour habiter (synchronicité). Je lui loue mon logement que je ne souhaitais pas devoir vider de son contenu.

L'université où j'enseigne à Montréal communique avec moi; ils sont désolés de devoir annuler les cours prévus pour l'automne (synchronicité). Ils me paieront quand même plein salaire (synchronicité)! Enfin, pour différents motifs, mes clients terminent progressivement leur travail avec moi (synchronicité) ; je me retrouve complètement libre de répondre à l'appel et d'effectuer le grand plongeon : partir étudier en Californie ! Lors de mon internat, la deuxième année de mes études, alors que l'on reçoit des clients à tarifs réduits étant encore des étudiants en apprentissage, j'ai un gros soucis financier et je me demande comment je trouverai l'argent pour continuer à payer mes études, surtout que l'université vient d'augmenter ses frais de scolarité. Le lendemain, je reçois un client millionnaire qui m'offre d'aller chez-lui faire de la

thérapie familiale. Mes conditions financières seront les siennes me dit-il (synchronicité) : il paiera la fin de mes études.

De retour à ma pratique professionnelle, que dire de cette dame suicidaire qui reçoit "par erreur" un courrier adressée à sa voisine (synchronicité) annonçant un stage que je donne dans sa région sur l'estime de soi la semaine suivante.? Et ce monsieur qui m'entend à la radio sur une station qu'il n'écoute pas d'ordinaire (synchronicité), répondre à une interrogation présente depuis longtemps dans sa vie et qui décide de s'inscrire à un stage sur l'écoute de son intuition que j'offre deux jours plus tard ? Ces moments de pure synchronicité sont accessibles à tous à condition d'être à l'écoute de son intuition, d'agir selon une intention claire, de vivre le moment présent, de lâcher prise sur ses attentes et d'être ouvert et non attaché aux résultats. Après avoir vécu trois synchronicités consécutives ou avoir reçu trois messages, sans hésiter ayons le courage de lâcher prise sur nos peurs et nos désirs de tout contrôler et de tout comprendre et passons à l'action ! Évitions d'être des Germaine qui gèrent et qui mènent sans jamais lâcher prise ! Le bateau qui reste attaché au port ne court qu'un risque: celui qu'il ne lui arrive rien.

Qui risque rien, n'a rien et n'est rien

ANNEXE 7

Voici un exemple de coïncidences et d'interprétations tournées en dérision :

« Messieurs, dit-il, je vous invite à aller mesurer ce kiosque. Vous verrez que la longueur de l'éventaire est de 149 centimètres, c'est-à-dire un cent-milliardième de la distance Terre-Soleil. La hauteur postérieure divisée par la largeur de l'ouverture fait $176 : 56 = 3,14$. La hauteur antérieure est de 19 centimètres, c'est-à-dire égale au nombre d'années du cycle lunaire grec. La somme des hauteurs des deux arêtes antérieures et des deux arêtes postérieures fait $190 \times 2 + 176 \times 2 = 732$, qui est la date de la victoire de Poitiers. L'épaisseur de l'éventaire est de 3,10 centimètres et la largeur de l'encadrement de l'ouverture de 8,8 centimètres. En remplaçant les nombres entiers par la lettre alphabétique correspondante, nous aurons $C_{10}H_8$, qui est la formule de la naphthaline.

- Fantastique, dis-je, vous avez essayé ?

- Non, dit Agliè. Un certain Jean-Pierre Adam l'a fait sur un autre kiosque. J'imagine que tous les kiosques de la loterie ont plus ou moins les mêmes dimensions. Avec les nombres on peut faire ce qu'on veut. Si j'ai le nombre sacré 9 et que je veux obtenir 1314, date du bûcher de Jacques de Molay – date chère entre toutes, pour qui, comme moi, se déclare fidèle à la tradition chevaleresque templière – comment fais-je ? Je le multiplie par 146, date fatidique de la destruction de Carthage. Comment suis-je arrivé à ce résultat ? J'ai divisé 1314 par deux, par trois, et cetera, tant que je n'ai pas trouvé une date satisfaisante. J'aurais tout aussi bien pu diviser 1314 par 6,28, le double de 3,14, et j'eusse obtenu 209. Eh bien, c'est l'année où Attale I^{er} de Pergame entre dans la ligue antimacédonienne. Satisfaits ?

- Vous ne croyez donc à aucun genre de numérologie ? dit, déçu, Diotallevi.

- Moi ? J'y crois dur comme fer, je crois que l'univers est un concert admirable de correspondances numériques et que la lecture du nombre, et son interprétation symbolique, sont une voie de connaissance privilégiée. Mais si le monde, inférieur et supérieur, est un système de correspondances où tout se tient, il est naturel que kiosque et pyramide, l'un et l'autre œuvre humaine, aient inconsciemment reproduit dans leur structure les harmonies du cosmos. »¹

¹ Ecco (H.) (1988). *Le pendule de Foucault*. Paris : Ed. France Loisirs ; 1990, pp. 295-296.

ANNEXE 8

Synthèse de mon entretien avec Jan Lacki réalisé le 05. 06. 06 :

Concernant le rôle de l'observateur sur le système observé

L'influence est comprise dans le sens où l'action du chercheur est INTENTIONNELLE : Le physicien ne se contente pas de contempler les phénomènes naturels, il cherche à AGIR sur l'environnement en isolant des variables. Il fait donc partie inhérente du système observé. La physique a ainsi mis en évidence que le découpage de la réalité n'allait pas de soi ; il est variable.

C'est dans cette optique que l'on entend "l'observateur influence le comportement des particules". (Détail qui possède toute son importance ! Les écrits psycho-philosophiques qui constituent le corpus principal de textes de mon travail tendent à soutenir que la nouvelle physique corrobore une relation « inconsciente – en symbiose » entre l'esprit de l'homme et la matière, sans préciser clairement la différence d'option méthodologique choisies par ces deux approches.)

La synchronicité, hypothèse intéressant les sciences psychiques car cherchant à rendre compte du contexte global de l'homme participant à la nature, ne possède toutefois que peu de valeur pour le physicien car il cherche expressément à s'extraire et à maîtriser ce contexte factuel.

Concernant le holisme versus la spécialisation des sciences

On tend peu à peu vers un *holisme des phénomènes*, c'est-à-dire que l'on démontre de plus en plus que les différents systèmes (physiques, philosophiques, psychologiques, théologiques...) expliquent à leur manière et selon leur propre concepts différentes facettes d'une même réalité. Ainsi : *le concept est pertinent dans le sens où il n'explique pas tout*. C'est donc que la richesse de chaque discipline réside dans sa capacité à former ses propres concepts. Etablir des passerelles entre elles est certes louable, mais ne doit cependant pas enlever leur propre hétérogénéité. *Jouer le jeu de sa discipline* afin de garder la richesse spécifique de chacune, toutes aboutissant à une unité de phénomènes.

Les concepts n'ont donc pas intérêt à se réduire à la physique. La tentative d'unification des sciences de Oppenheim et Putnam par exemple, tendait à expliquer avec le principe de complétude l'ensemble des phénomènes par le paradigme physicaliste.

A propos du hasard

Il y a un indéterminisme, il est *incompressible*. L'hypothèse de synchronicité tente d'expliquer le hasard par un facteur psychoïde. La psychologie, une fois cette hypothèse posée, se doit de la vérifier à l'aide de ses propres méthodes, afin d'intégrer dans son discours global de l'Homme (c'est-à-dire une anthropologie) un concept qui met en évidence les lois de l'inconscient et leurs relations à l'expérience objective, supposée fortuite. *La synchronicité commence là où la physique s'arrête*.

Enfin, une dernière constatation, qui sort quelque peu du domaine purement épistémologique de notre entretien mais dont les conséquences pratiques et sociologiques me semblent importantes (cette constatation se trouvait en filigrane lors de notre rencontre) : On assiste aujourd'hui à une volonté de coopération, de dialogue entre les sciences. « L'interdisciplinarité » est à la mode, notamment dans les sciences sociales. Non pas que le dialogue soit impossible, mais les passerelles resteront ponctuelles. Les 64 hexagrammes du Yi-King ne corroborent pas les résultats obtenus en biologie concernant la structure de l'ADN ;

certes, un pas de plus a été fait dans la compréhension des phénomènes, ce qui n'empêchera pas, par la suite, le biologiste et le philosophe de retrouver leur domaine de recherches respectif.

Donc, pas de panique concernant l'existence des différentes facultés : elles ne vont pas se liquéfier en un domaine unique de savoir global. Par contre, l'application pratique de l'interdisciplinarité paraît difficile. Nombre de mes collègues étudiants, (et moi le premier), portons un vif intérêt à diversifier les approches (psychologie, anthropologie, biologie, etc.). En revanche, rester sur la passerelle est une position ambiguë. Consacrer ses recherches dont l'unique but est de synthétiser des faits relevés par les diverses science ne pourra pas faire l'objet d'une activité à part entière.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

Ouvrages de référence :

Chevalier (J.), Gheerbrant (A.). *Dictionnaire des Symboles : mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*. Paris : Robert Laffont ; 1982.

Encyclopaedia Universalis, Villeurbanne ; 1968.

Amadou (R.). *La parapsychologie*. Paris : Denoël ; 1954.

Cazenave (M.) et al. (1984). *La synchronicité, l'âme et la science*. Paris : Albin Michel ; 1995.

Dubessy (J.) et al. (2004). *Les matérialismes (et leurs détracteurs)*. Paris : Syllepse ; 2004.

Durand (G.) (1969). *Les structures anthropologiques de l'imaginaire, Introduction à l'archétypologie générale*. Paris : Dunod ; 1984.

Esfeld (M.) (2005) : *La philosophie de l'esprit. De la relation entre l'esprit et la nature*. Paris : Armand Colin ; 2005.

Faivre (A.) (1992). *L'ésotérisme*. Paris : P.U.F ; 1993 (Que sais-je ?)

Granet (M.) (1950). *La pensée chinoise*. Paris : Albin Michel ; 1950.

Grof (S.) (1984). *Psychologie Transpersonnelle*. Paris : Editions du Rocher ; 1984.

Jung (C.G.) (1943). *L'homme à la découverte de son âme, structure et fonctionnement de l'inconscient*. Paris : Petite bibliothèque Payot ; 1969.

- (1929). *Commentaires sur le mystère de la fleur d'Or*. Paris : Albin Michel ; 1983.

- (1961). *Ma Vie: souvenirs, rêves et pensées*. Paris : Gallimard ; 2003.

- (1952). *Synchronicité et Paracelsica*. Paris : Albin Michel ; 1988.

- (1944). *Psychologie et Alchimie*. Paris : Buchet-Chastel ; 1970.

- (1955). *Mysterium conjunctionis*, t.II. Paris : Albin Michel ; 1982.

Jung (C.G.) & Pauli (W.) (1992). *Correspondances 1932 – 1958*. Paris : Albin Michel ; 2000.

Nicolescu (B.) (1996). *La transdisciplinarité, manifeste*. Monaco : Editions du Rocher ; 1996.
Noschis (K.) (2004). *Carl Gustav Jung – Vie et psychologie*. Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes ; 2004.

Peat (D.) (1987). *Synchronicité : Le pont entre l'esprit et la matière*. Paris : Le Mail ; 1988.

Science et Conscience : les deux lectures de l'univers (1979). Actes du colloque international de Cordoue, Paris : Stock ; 1980.

Von Franz (M.-L.) (1988). *Matière et Psychè*. Paris : Albin Michel ; 2002.

- (1970). *Nombre et Temps. Psychologie des profondeurs et physique moderne*. Paris : La Fontaine de Pierre ; 1978.

Wilhelm (R.) (1986). *Yi - King : le livre des transformations*. Paris : Librairie de Médecis ; 1986.